

Ce qui me préoccupe sans cesse est la question de savoir pourquoi on nous tue ? Pourquoi on meurt ? Et pourquoi nous ?

Saïd Mekbel

Intellectuel et journaliste algérien, né à Béjaïa le 30 mars 1940, assassiné à Alger le 3 décembre 1994.

15.00 €
ISBN 978-2-912868-47-3

Saïd Mekbel : UNE MORT À LA LETTRE

Monika Borgmann

Monika Borgmann

Saïd Mekbel : UNE MORT À LA LETTRE

ENTRETIENS





Monika Borgmann

Saïd Mekbel : UNE MORT À LA LETTRE

ENTRETIENS

Téraèdre

Monika Borgmann

Saïd Mekbel :
UNE MORT À LA LETTRE

ENTRETIENS

Téraèdre



ISBN 978-2-912868-47-3
1ère édition : janvier 2008

48, rue Sainte-Croix de la Bretonnerie
75004 Paris
www.teraedre-publishing.com

Résidence Slim, Haret-Hreik, B.P. 11-5222
Beyrouth, Liban

Pour Saïd Mekbel

Ce voleur qui...

Dernier billet de Saïd Mekbel, paru dans Le Matin *le jour même de sa mort, le 3 décembre 1994.*

Ce voleur qui, dans la nuit, rase les murs pour rentrer chez lui, c'est lui. Ce père qui recommande à ses enfants de ne pas dire dehors le méchant métier qu'il fait, c'est lui. Ce mauvais citoyen qui traîne au Palais de justice, attendant de passer devant les juges, c'est lui. Cet individu pris dans une rafle de quartier et qu'un coup de crosse propulse au fond du camion, c'est lui. C'est lui qui, le matin, quitte sa maison sans être sûr d'arriver à son travail. Et lui qui quitte le soir son travail, sans être certain d'arriver à sa maison. Ce vagabond qui ne sait plus chez qui passer la nuit, c'est lui. C'est lui qu'on menace dans le secret d'un cabinet officiel, le témoin qui doit ravaler

ce qu'il sait, ce citoyen nu et désemparé. Cet homme qui fait le vœu de ne pas mourir égorgé, c'est lui. Ce cadavre sur lequel on recoud une tête décapitée, c'est lui. C'est lui qui ne sait rien faire de ses mains, rien d'autre que ses petits écrits, lui qui espère contre tout, parce que, n'est-ce pas, les roses poussent bien sur les tas de fumier. Lui qui est tous ceux-là et qui est seulement journaliste.

AVANT-PROPOS

Le soir du 3 décembre 1994, j'étais à mon bureau au Caire. Soudain, un collègue posa une brève sur la table et me dit : « Je crois que c'est quelqu'un que tu connais ! » Je lus : « Saïd Mekbel assassiné... »

J'avais fait la connaissance de Saïd Mekbel un an auparavant, en novembre 1993. Je m'étais rendue en Algérie pour une émission de radio, dans un pays en proie à une spirale de violences impliquant les islamistes et l'État. En janvier 1992, l'armée avait interrompu les premières élections libres et démocratiques afin de priver le Front islamique du salut (FIS) d'une victoire électorale et l'empêcher ainsi d'accéder au pouvoir. Les intellectuels avaient, eux aussi, fini par être

impliqués dans le conflit opposant le pouvoir aux islamistes. De nombreux journalistes, écrivains, poètes, sociologues et médecins furent assassinés à partir de mars 1993 et, malgré la revendication officielle de ces meurtres par les islamistes, le doute revenait sans cesse quant à l'identité des véritables assassins : les commanditaires étaient-ils vraiment des militants islamistes, ou ne sortaient-ils pas des rangs de l'ancien parti au pouvoir, le Front de libération nationale (FLN) ? Lors des enterrements, les familles, les amis et les collègues défilaient devant les sépultures. Des cris accusateurs perçaient le pesant silence de ces marches funèbres : « Islamistes, assassins ! », « Mafieux, assassins ! », « FLN, assassin ! ». Les cimetières étaient devenus des lieux de rencontres tragiques, et sur les visages sombres flottait une question muette : « Qui sera le prochain ? »

Lorsque je suis arrivée en Algérie, la peur, les menaces et la violence avaient déjà poussé de nombreux intellectuels à l'exil. Je voulais comprendre pourquoi certains ne cédaient pas, à cette peur, à ces menaces, à cette violence,

pourquoi ils restaient en Algérie alors que d'autres quittaient leur pays.

Saïd Mekbel, à l'époque directeur et chroniqueur du quotidien francophone *Le Matin*, était l'un des nombreux journalistes et intellectuels que j'avais interviewés et dont j'avais tenté de comprendre les prises de position.

Mon premier rendez-vous avec Saïd Mekbel eut lieu le 27 novembre 1993, dans son bureau. Je rencontrai alors un homme mince, de taille moyenne, les cheveux gris et ondulés, les yeux tristes mais souriants, à la voix basse, douce et souvent défaillante. Une courte entrevue, au cours de laquelle je voulais seulement convenir d'une date officielle pour l'interview, se transforma en une discussion de plusieurs heures.

Il évoqua ses liens d'amitié avec le journaliste et écrivain Tahar Djaout et le sentiment d'impuissance absolue qui l'avait envahi lorsque ce dernier avait été assassiné. Il parla des métamorphoses de sa peur et de ses tentatives

pour comprendre les raisons secrètes du meurtre de Djaout et des autres. Il plongea dans le passé et se remémora sa vie clandestine sous Boumediene, la torture, et cette absurde relation de pouvoir qu'il avait alors entretenue avec ses bourreaux. Puis il revint au présent et développa dans les grandes lignes sa théorie des « meurtres pédagogiques ». Il réitéra plusieurs fois son désir désespéré de vivre assez longtemps pour pouvoir transmuer son vécu en œuvre littéraire.

À la suite de cette première rencontre, trois interviews furent réalisées et enregistrées dans son bureau. Je découvris alors un homme qui mettait à nu l'effrayante logique du meurtre des journalistes et des intellectuels et qui se sentait, du fait même de sa découverte, encore plus menacé, encore plus seul. Les interviews elles-mêmes, où se mêlaient le politique et le personnel, cessèrent pour moi – et peut-être pour lui aussi – d'être de simples entretiens journalistiques pour devenir des sortes de « confessions », faisant de moi le témoin de ses pensées.

Je ne sais pas et ne saurai jamais pourquoi il s'est prêté à ces aveux. Voulait-il rompre sa solitude ? Voulait-il partager sa peur et ses soupçons avec quelqu'un ? Voulait-il, consciemment ou non, laisser un témoignage, en prévision du pire ? Était-ce le fait qu'en tant qu'étrangère, je n'étais pas impliquée dans le quotidien meurtrier de l'Algérie ? Était-ce tout simplement le moment opportun pour cette rencontre ? Peut-être était-ce un peu de tout cela.

Le 3 décembre 1994 à midi, dans la pizzeria Errahma, Saïd Mekbel fut atteint de deux balles dans la tête et succomba à ses blessures après un combat de plusieurs heures contre la mort. Un an auparavant, nous avions déjeuné dans ce restaurant, tout proche du *Matin*, et j'avais pu remarquer les coups d'œil incessants et nerveux qu'il jetait derrière lui, conscient que lui aussi pouvait un jour devenir une victime.

Après sa mort, j'eus l'impression d'avoir un « testament » entre les mains, sans savoir si j'avais

le droit de le publier. Lors de nos rencontres, j'avais encouragé à plusieurs reprises Saïd Mekbel à mettre par écrit ses théories, pensant qu'une publication aiderait à le protéger. Mais, pendant longtemps et peut-être trop longtemps, je n'ai pas voulu le faire à sa place.

Aujourd'hui, j'ai changé d'avis. Lokman Slim et moi avons fondé Umam Documentation & Research, organisation œuvrant à la constitution d'archives sur la (les) guerre(s) civile(s) libanaise(s), et je me suis rendu compte, encore une fois, de l'importance de « raconter l'histoire », ici au Liban ou ailleurs, comme en Algérie. Surtout quand il s'agit de pays qui ont fait le choix de réagir à tant d'années de violence, à tant de massacres, d'assassinats et de disparitions, par l'adoption de lois d'amnistie coupant court à toute recherche de la vérité, sous quelque forme que ce soit. Dans ce cas, c'est probablement « l'histoire racontée », racontée par les témoins, les victimes mais aussi les bourreaux, en d'autres mots la « mémoire collective », qui peut être un premier pas pour comprendre le « pourquoi ».

Saïd Mekbel, lui aussi, voulait comprendre. Comprendre pour mieux protéger les autres et pour se protéger lui-même, mais aussi comprendre pour s'approcher de la vérité. Il a payé le prix le plus cher, il a payé de sa vie. Quant à moi, je crois aujourd'hui que je lui dois la publication de son « testament ».

Comme il s'agit plutôt d'un document, j'ai essayé, autant que possible, d'être le plus fidèle au style oral des interviews. De même, j'ai conservé les quelques « contradictions » apparaissant entre le premier entretien et les suivants, qui s'expliquent par le fait que Saïd Mekbel me faisait de plus en plus confiance pendant mon séjour en Algérie. Par contre, j'ai renoncé à publier des détails intimes qui ne sont pas nécessaires pour comprendre la pensée de Saïd Mekbel.

C'est grâce à l'encouragement de Franck Mermier que je me suis décidée à mettre ce projet à exécution, et c'est grâce à son aide que ce texte a pris forme. Quant à Gisèle Seimandi

et Candice Raymond, je leur dois un patient travail d'édition grâce auquel ce livre a enfin pu voir le jour.

M.B.

Entretien du 4 décembre 1993

Qu'avez-vous ressenti à la mort de Tahar Djaout[1] ?

Pour la première fois, je me suis senti réellement concerné par ce qui arrivait aux intellectuels algériens. Jusqu'à présent, les terroristes avaient assassiné Lyabès[2], Senhadri[3]. L'un était universitaire, l'autre était un grand commis de l'État. Tahar Djaout était le premier que l'on touchait et qui appartenait au même monde que le mien, celui du journalisme et des lettres.

Ce qu'il y avait de plus avec Djaout, c'est que nous travaillions dans le même journal. Il était

---

1. Tahar Djaout : journaliste et écrivain. Le 26 mai 1993, il est abattu de deux balles dans la tête en sortant de chez lui. Il décèdera le 2 juin 1993.

2. Djillali Lyabès : sociologue et ancien ministre de l'Enseignement supérieur sous le président Boudiaf. Après l'assassinat de Mohamed Boudiaf, Djillali Lyabès a été nommé directeur de l'Institut national d'études et de stratégie globale (INESG). Le 16 mars 1993, il est assassiné par balle à la sortie de son domicile.

3. Hafidh Senhadri : membre fondateur du Comité national pour la sauvegarde de l'Algérie (CNSA) et membre du Conseil consultatif national (CCN). Il est assassiné le 14 mars 1993.

le directeur de *Ruptures*, dans lequel j'écrivais des chroniques. En plus, il y avait une affection particulière entre Tahar et moi. Il me considérait un peu comme son frère aîné. Et moi, je le lui rendais, parce que je le considérais comme le petit frère prodige, très intelligent, auquel j'aurais voulu ressembler un peu. C'est comme un membre de ma famille qui est mort. Et puis, on avait des projets communs. Il voulait que j'écrive, que je publie des livres. Il voulait que je cesse de m'éparpiller dans diverses collaborations. Il voulait que je prenne très au sérieux ce qu'il appelait mon talent. Alors, pour toutes ces raisons, quand Tahar est mort, c'est une partie de moi qui est morte.

Et en plus, l'homme en lui-même était quelqu'un de magnifique. C'était quelqu'un d'abord qui était très beau. Il avait une belle tête, avec des yeux toujours très intelligents et pleins de vie. Il avait un peu une moustache de mousquetaire. C'était un bel homme avec un humour vraiment très gentil. Moi, j'ai un humour plutôt méchant, plutôt caustique, contrairement à lui. Et il avait quelque chose de magnifique quand il parlait. On aurait dit qu'il chantait. Il

avait une voix qui chantait. Alors, tout ça, tout le personnage, toute sa gentillesse, ce don qu'il avait pour rencontrer les gens... c'était quelqu'un qui était fait pour rencontrer les gens. Tout ça a fait que sa mort est apparue comme une grande injustice.

Le courage que j'ai trouvé pour lutter et trouver la force de ne pas me laisser faire vient de l'injustice que j'ai éprouvée quand Tahar a été assassiné. Ça a été un moment de révolte. On ne peut pas dire de quelqu'un qu'il a été injustement assassiné. On n'a pas le droit de dire qu'il y a des morts justes et des morts injustes, mais celle de Tahar fait partie de ces morts vraiment cruelles. Elle m'a giflé, elle m'a réveillé. Et c'est un peu pour cette raison que je lutte et que je veux vivre.

Lors de notre première rencontre, vous m'avez expliqué comment votre peur s'est transformée. Pouvez-vous revenir sur cette question ?

J'ai eu la chance d'avoir fait une sorte de travail intellectuel pour gérer un peu tous mes états d'âme, tous les états psychologiques que

j'ai traversés. Maintenant, avec le recul, je peux analyser les différentes étapes.

La première manifestation a été la stupeur. Je suis resté figé. J'étais hypnotisé, j'étais paralysé, j'étais anesthésié par le terrorisme. Et, pendant cette période, j'avais cette incapacité de réfléchir et de prendre une décision. Et je pense que s'il m'était arrivé quelque chose pendant cette période-là, je me serais laissé faire très facilement. Un terroriste aurait pu venir m'assassiner très, très facilement. Et je n'avais aucun désir ni de me protéger, ni de défendre ma vie. C'était le grand choc.

Combien de temps cela a-t-il duré ?

Je ne peux pas vous dire mais ce que je sais, c'est que cela m'a paru réellement long. Tahar a été assassiné en avril, si j'ai bonne mémoire. Oui, je crois que c'était en avril[4]. Cela a bien duré un mois

4. Saïd Mekbel confond les dates. Tahar Djaout a été abattu le 26 mai 1993.

qui m'a paru une éternité. Surtout qu'après Tahar il y a eu d'autres morts, comme Flici[5], etc. Je crois que c'est la période la plus cruciale pour nous, parce qu'elle a entraîné le départ de beaucoup d'intellectuels, de beaucoup de personnes.

Après cet état de choc, il y a eu une phase de révolte contre l'injustice. C'est-à-dire que je me posais sans arrêt la question : Pourquoi ? Pourquoi nous ? Pourquoi Tahar, pourquoi Flici, pourquoi Lyabès, pourquoi Boucebci[6] ?

Ce « pourquoi » était comme un cri d'injustice. Mais c'était comme un cri presque passif toujours, c'était un cri qui n'était pas une lutte... c'était presque de la révolte passive.

5. Laâdi Flici : médecin-pédiatre et membre du Conseil consultatif national (CCN). Il est assassiné le 17 mars 1993. Saïd Mekbel confond là encore les dates.

6. Mahfoud Boucebci : psychiatre et cofondateur de la première Ligue algérienne des droits de l'homme en 1985. Il participe, en 1988, à la création du Comité national contre la torture. Le 14 juin 1993, il crée le Comité pour la vérité sur l'assassinat de Tahar Djaout. Le lendemain, le 15 juin 1993, il est assassiné.

Cela a été bref, cela n'a duré qu'une semaine. Et c'est durant cette semaine que j'ai appris que beaucoup de mes amis étaient partis. Je l'ai découvert avec surprise. Lorsque vous m'avez dit que vous aviez rencontré quelqu'un qui avait vérifié dans son carnet d'adresses qui, de ses amis, était encore là, j'ai fait la même expérience après votre passage. J'ai pris mon calepin et j'ai appelé des amis. J'ai donné seize coups de téléphone. Sur les seize appels, quatorze ne répondaient plus, alors que j'étais persuadé qu'ils étaient toujours là.

Après ce cri d'injustice, il y a eu un cri de révolte chez moi. Je me suis dit : « Il n'est pas question que je trouve une raison valable pour dire pourquoi on me tue, pourquoi on a tué les autres, pourquoi on veut me tuer. Ce n'est pas le motif qui compte. C'est de dire : Qu'est-ce que je veux faire de ma vie ? Est-ce que je vais me laisser tuer ou bien est-ce que je me tue moi-même, par la fuite, ou est-ce que je lutte ? »

Je suis toujours dans cette phase. Quand je suis fatigué, je n'ai plus le courage de prendre des

précautions toute la journée, de regarder quand je sors de chez moi, de mettre des vêtements pas trop voyants, pas trop repérables, de me déguiser un peu. Une fois je suis bien peigné, d'autres fois comme maintenant, vous voyez, c'est tout broussailleux. Je change souvent ma veste, une fois je mets un blouson, une autre fois je mets une belle veste avec une cravate. Il y a des moments où je suis fatigué de faire ça. Mais à d'autres moments, et ce sont les plus fréquents maintenant, je ne veux pas qu'on me tue. Je ne veux pas faciliter le travail des assassins. Je prends toutes les précautions pour vivre et je me dis que mon devoir est de tout faire pour vivre. Et il n'est pas question que je parte.

S'il y a des gens qui doivent partir, ce sont les assassins, ce n'est pas nous. Maintenant, je suis réellement dans une phase de combat. Alors, pour moi, c'est très positif, mis à part quelques fléchissements. Ceux-ci surviennent surtout quand j'ai l'impression qu'on veut toucher à ma famille, qu'on veut toucher par exemple à ma belle-fille, ou à ma femme. Là, j'ai des petites craintes, mais

dès que je surmonte ces craintes, je veux lutter et je lutte vraiment. Je veux me battre. Je ne leur rendrai pas la partie facile, ça c'est sûr.

En revanche, ce que je n'aime pas chez moi, c'est que pendant cette période durant laquelle je veux lutter, je ne comprends pas ceux qui ont pu partir, ceux qui ont pu quitter le pays. Je deviens moins indulgent et je ne comprends pas pourquoi je suis devenu si dur.

Je regrette un peu que les intellectuels qui sont partis n'aient pas eu assez de sang-froid pour analyser les choses, pour essayer de réfléchir. Pour essayer, peut-être, de trouver toutes les raisons pour rester afin de lutter tous ensemble. Ce n'était pas la bonne solution de partir, surtout pour un intellectuel. Je crois que c'est Mimouni[7] qui a dit : « Un intellectuel qui part ne revient jamais. » Les amis que j'ai rencontrés à Paris ne me donnent pas l'impression qu'ils vont revenir. S'ils reviennent, c'est qu'ils sont déjà morts quelque part. J'ai un

7. Rachid Mimouni : écrivain algérien (1945-1995).

ami dont je ne veux pas citer le nom qui est parti avec sa femme et ses enfants. Il est parti au mois de juin. Et hier matin, sa femme est revenue, ses enfants sont revenus, et lui est resté. Je crois que c'est le drame qui guette tous ceux qui sont partis. Il y a un choix douloureux à faire.

Vous êtes-vous demandé, parfois, s'il ne valait pas mieux quitter le pays parce que vous aviez l'impression de vous retrouver en minorité ?

Non, l'idée de partir ne m'est pas venue. Je n'en ai pas souvenir. En revanche, je me suis souvent dit : « Est-ce que ça vaut le coup de risquer sa vie ? » Je me suis souvent posé cette question dans les moments les plus difficiles, et notamment après la mort de Djaout. Et surtout après celle du professeur Boucebci. Je m'étais demandé alors : « Est-ce que ça vaut le coup de se battre ? Est-ce que nous sommes assez forts pour pouvoir nous battre ? Est-ce que c'est à nous de nous battre ? » Il faut dire, à la décharge de ceux qui sont partis, que le gouvernement de l'époque – le gouvernement de [Belaïd] Abdesslam – avait

désigné les intellectuels comme cible. On s'était donc dit : « Le terrorisme, l'intégrisme nous visent et le gouvernement, qui est chargé de nous protéger, nous désigne aux assassins. Pourquoi rester ? Pourquoi nous battre ? » C'est-à-dire qu'à un moment donné on avait réellement l'impression que nous étions la matière première livrée aux assassins.

Durant les mois d'avril, de mai, de juin et de juillet, l'intellectuel algérien a été désigné comme cible par les gouvernants, par le Premier ministre, par le ministre de la Culture, par le ministre de l'Intérieur, par le ministre des Affaires religieuses... Nous étions désignés comme des ennemis à abattre. Cette période a été la plus dure pour nous. Mais nous étions convaincus que nous étions les seuls qui pouvions sauver la république moderne, l'État moderne, mais en même temps nous étions convaincus qu'on allait nous sacrifier. À un moment donné, d'ailleurs, dans des conférences, je n'ai pas hésité à prononcer le mot de « génocide » parce que j'étais convaincu qu'il y avait un projet pour éliminer une certaine

catégorie de la population. Et je suis toujours convaincu qu'il y a un projet pour liquider cette même frange de la population.

Pourquoi ?

Pourquoi ? Parce que je pense que cette frange sait ce que signifie une république, ce que signifie une démocratie. C'est cette frange qui peut parler de l'avenir, parce qu'elle sait que d'autres pays ont réussi ces expériences. Lorsque vous interrogez un jeune de 20-25 ans, il est incapable de vous dire ce qu'est une république, ce qu'est un État, ce qu'est un président, ce qu'est une assemblée nationale, ce qu'est un député, ce qu'est une liberté. Pourquoi ? Parce que l'école ne lui a rien appris sur ces questions. Tout ce qu'on lui a dit, c'est : « Celui-ci est un ennemi, c'est un mécréant, c'est un incroyant, c'est un impie, c'est un antimusulman. » C'est tout ce qu'il sait. Il est le produit de l'école du parti unique.

La partie de la population qui a échappé à cette formation sait ce qu'est une république,

ce que représente la liberté, etc. On tue un peu les témoins de ce savoir. On veut tuer ceux qui détiennent l'héritage de la civilisation universelle. C'est ce qu'on veut tuer.

Si vous prenez tous ceux que l'on a assassinés, tous, de Lyabès à Flici, en passant par tous les autres, ce sont des gens qui ont toujours cherché, en plus de leurs métiers, à transmettre quelque chose à la jeunesse. Ces gens rencontraient les jeunes et organisaient beaucoup de conférences sur la drogue, sur la jeunesse, sur la poésie, sur la communication... On a cherché à éliminer ceux qui avaient le pouvoir de transmettre. Je pense que c'est un projet qui existe toujours. Il y a des gens qui ne veulent pas que l'on transmette un certain héritage de la civilisation. Je suis persuadé de ça.

Lors de notre premier entretien, vous m'avez parlé de votre découverte de photos de personnes assassinées...

Ce qui me préoccupe sans cesse est la question : « Pourquoi on nous tue ? Pourquoi on meurt ? Et pourquoi nous ? » Quand je dis « nous », je désigne une certaine frange d'intellectuels. J'ai voulu donc trouver une réponse pour d'abord protéger ma vie, pour essayer de trouver des moyens de survivre. Et puis une fois que j'ai résolu ce problème, que j'ai trouvé certaines petites précautions à prendre, j'ai voulu comprendre pourquoi on nous a choisis.

Une nuit, lors d'une insomnie, j'ai ouvert le journal *El Watan* qui avait fait un numéro spécial sur l'assassinat d'un confrère, Smaïl Yefsah[8], le dernier journaliste de la télévision à avoir été assassiné. *El Watan* avait publié deux pages avec des photos. Sur la page de gauche, il y avait des photos de journalistes assassinés, et sur la page de droite, celles d'intellectuels assassinés qui étaient pour la plupart médecins. Entre deux heures et trois heures du matin, des coups de feu m'ont réveillé. Je me suis mis à lire le journal et j'ai fait une découverte ou plutôt un constat fantastique. J'ai constaté que les visages des journalistes se ressemblaient. C'était

8. Smaïl Yefsah est assassiné le 18 octobre 1993.

le même visage. Les visages des médecins se ressemblaient aussi, c'était tout à fait le même visage. On peut superposer l'une sur l'autre les photos des journalistes, l'une sur l'autre celles des médecins, et l'on constate que ce sont les mêmes visages. Cela m'a travaillé tout le restant de la nuit et toute la journée du lendemain.

Qu'avez-vous ressenti ?

J'ai eu l'impression que j'avais découvert quelque chose qu'il ne fallait pas découvrir. J'ai réellement la certitude que j'ai mis par hasard le doigt, l'œil plutôt, sur quelque chose que je n'aurais pas dû voir. C'est cette constatation qui me fait dire aujourd'hui que je suis convaincu qu'il y a quelqu'un qui choisit les victimes. Et que ce choix est très motivé, très conscient. Peut-être qu'il faut soumettre l'idée à un psychiatre ou à un psychologue, parce que c'est quand même curieux que les visages des journalistes se ressemblent, de même que ceux des docteurs. Avez-vous vu ce journal ?

Non, pas encore. Demain j'ai un rendez-vous avec la rédaction d'*El Watan*. Je vais leur demander.

Parmi les photos de journalistes, il faut extraire celle d'Abada[9], qui est à part. En revanche, chez les médecins, c'est flagrant. La seule différence, c'est le port des moustaches, mais sinon chez les médecins, tout est pareil, la calvitie, l'âge. C'est fantastique.

Cette découverte vous a-t-elle fait peur ?

Oui. Et j'ai toujours peur. Quand j'ai fait cette découverte, j'étais très paniqué. J'ai eu tous les symptômes de l'effroi. J'ai eu peur, j'ai sué, j'ai eu froid, j'ai tremblé. Et quand je revois ce moment, j'ai toujours l'impression que j'ai découvert quelque chose que peut-être je n'aurais pas dû voir.

Vous êtes donc la première personne à qui

9. Mustapha Abada : directeur général de la télévision algérienne. Il est assassiné le 14 octobre 1993.

j'en parle et c'est la deuxième fois que je le fais avec vous. Mais peut-être que je n'aurais pas dû dire ça.

J'ai l'impression qu'il y a quelqu'un, qu'il y a une personne qui connaît bien... qui connaissait bien Lyabès, Flici, Tahar Djaout, Senhadri, Boucebci, tout le monde, qui devait bien connaître le destin de ces gens-là et qui a bien choisi ses victimes. C'est un choix très réfléchi et qui répond peut-être en plus à un besoin psychique pour cette personne. Il y a un cerveau quelque part qui choisit. Peut-être que les exécutants, ceux qui tuent, sont recrutés parmi les petits tueurs islamistes, chez les intégristes. Mais moi, je pense qu'en haut il y a des gens qui choisissent. Ces choix sont faits très froidement, c'est mon sentiment.

Après cette découverte, vous vous êtes senti encore plus menacé ?

Je crois que maintenant je suis encore plus menacé qu'avant. Parce que j'ai avancé sur ma découverte. Par exemple, pour ce qui est arrivé aux

étrangers, je l'ai annoncé environ trois semaines avant dans une conférence à Montpellier. À une question d'une personne de l'assistance, j'avais répondu : « Maintenant, je pense que la prochaine étape sera de s'attaquer à des étrangers. On peut commencer par des Français, ensuite par des Italiens, etc. Mais on va toucher certainement à des citoyens étrangers qui travaillent. » Quinze jours après, il y a eu l'enlèvement des deux Français qui travaillaient dans une société. Et puis la suite...

...vous a donné raison !

Oui. Et j'avais répondu, à Montpellier toujours, à une autre question, j'avais dit que, maintenant, on ne va pas tout de suite assassiner, on va enlever. Parce que l'enlèvement sera quelque chose de nouveau. Cela permet de maintenir le suspens, cela permet de faire dire aux futures victimes ce que l'on veut. Et puis les assassins prennent moins de risques. Enlever quelqu'un, c'est plus facile que de le tuer ou... Donc ça aussi je l'avais dit. Et puis moi, ce qui me fait peur, ce qui me fait mal personnellement, c'est que je ne suis

vraiment pas fait pour ça. Je n'ai rien d'un agent de police, ni d'un terroriste, ni d'un stratège. C'est simplement la réflexion qui m'a amené à faire ces constats. Mais peut-être que notre seule arme contre le terrorisme, c'est le cerveau. Dès qu'il se passe quelque chose, dès qu'il y a un assassinat, je réfléchis et je ne peux m'empêcher de rechercher des éléments nouveaux.

Depuis une semaine, j'ai rencontré beaucoup de gens, mais personne ne m'a parlé comme vous de ces assassinats.

Cela m'a vraiment choqué. Je veux toujours comprendre pourquoi on tue. Qu'est-ce qu'un écrivain ou un médecin peut faire ? Pourquoi assassine-t-on des gens comme ça ? Pourquoi assassine-t-on un pédiatre, qu'est-ce qu'il a fait ce pédiatre ? Pourquoi assassine-t-on un sociologue ?

Pour revenir à Tahar Djaout, on a dit que c'était un journaliste méchant qui écrivait. Non, ce n'est pas vrai. On peut reprendre ce qu'il a

écrit. Même ses écrits dans le journal *Ruptures* n'étaient pas les plus virulents. Je trouvais même qu'ils étaient gentils.

Donc, j'ai voulu comprendre pourquoi. Il est possible que ma formation de physicien m'ait amené à réfléchir sur des faits particuliers que mes confrères n'ont pas pris en compte. Je veux comprendre pourquoi, pour pouvoir d'abord me l'expliquer à moi-même et pour pouvoir l'expliquer aux autres, pour essayer de trouver des solutions et des causes. J'avoue que je ne trouve pas d'excuses. Je crois qu'on veut réellement sacrifier pour sacrifier, une partie de la population. Mais je suis troublé, maintenant. Je suis troublé, parce qu'au début, je me disais que c'étaient les intégristes qui tuaient. C'était facile. C'était confortable, c'était peut-être pas loin de la vérité. Mais plus on avance sur les assassinats, plus on réfléchit, plus on se dit que ce ne sont sûrement pas que les intégristes. C'est sûrement une mafia, comme la mafia italienne, américaine ou japonaise. Donc, il y a les intégristes et puis il y a aussi la mafia. Ils tuent soit pour établir un nouveau

régime, soit pour protéger leur régime. Mais en plus, maintenant, je suis persuadé – et l'honnêteté me pousse à dire cela – qu'il y a des gens qui font tuer un peu par pédagogie !

Je m'explique : si on fait brûler une usine, on prend conscience de ce qu'est une usine, parce qu'une usine a disparu. Si on fait brûler une école, on sait ce qu'est une école, parce qu'il n'y a plus d'école et les enfants sont dans la rue. Si on tue un grand psychiatre, comme le grand psychiatre n'est plus là pour soigner les fous, peut-être que l'on va découvrir ce qu'est un grand psychiatre.

Alors je me pose la question : « Est-ce qu'il n'y a pas un grand pédagogue qui veut nous apprendre des choses par les assassinats ? » Et puis on doit réfléchir pour ne pas devenir fou, pour trouver une raison de vivre. Parce qu'il y a des choses qui sont troubles. Il faut essayer de comprendre, et je pense que c'est le rôle des intellectuels, justement. C'est peut-être pour ça que je leur reproche d'être partis, parce qu'ils nous

auraient peut-être aidés à trouver, à découvrir le véritable visage des choses. Il y a une réflexion qu'il faut lancer. On doit comprendre la raison du génocide des juifs, celui qui se déroule en ex-Yougoslavie. Mais il faut aussi que l'on réfléchisse sur ce petit génocide qui se passe en Algérie. En Colombie, les trafiquants de drogue éliminent les journalistes. Chez nous, c'est pareil, il y a des journalistes et des intellectuels qui meurent. Il faut comprendre pourquoi. C'est un phénomène rare, c'est un phénomène sociologique très grave qu'il faut comprendre.

Lors de notre dernière rencontre, vous m'aviez dit que les attentats étaient planifiés dans les mosquées, le vendredi, et effectués le mardi.

Je me suis demandé d'abord pourquoi le mardi. Je m'étais dit : « Attention, quel est le jour le plus dangereux ? » Et j'ai trouvé que c'était le mardi. Dès le deuxième assassinat d'ailleurs, j'ai dit à tous les confrères : « Attention, ça se passe chaque mardi ! »

J'ai réfléchi et j'ai pu reconstituer un scénario. Les gens se rencontrent à la mosquée le vendredi. Le grand chef se réunit avec le petit chef et lui dit : « Cette semaine, tu vas me tuer X. » Ça, c'est le vendredi. Le samedi matin, le petit chef va rassembler sa petite bande et va répartir les tâches. Les tâches, c'est reconnaître les lieux, reconnaître la victime, trouver les armes. Le dimanche, celui qui est chargé d'une mission de reconnaissance se déplace sur les lieux pour reconnaître la rue, les obstacles et, si possible, rencontrer la future victime, recueillir des renseignements, voir si elle prend ou pas sa voiture, si elle sort d'un immeuble, etc. Tout ce qui est pratique. Le lundi, généralement, il y a une deuxième rencontre avec la bande pour voir s'il y a des armes, si la reconnaissance s'est bien passée. Si tous les renseignements sont recueillis, le mardi on assassine. Et le mercredi on se sauve. Il faut que les gens se sauvent le mercredi et le jeudi, pendant deux jours. Puis le vendredi, nouvelle rencontre à la mosquée.

Voilà la première chose sur laquelle j'ai réfléchi. La deuxième chose qui m'a frappé, c'est

qu'il y avait beaucoup de contradictions dans les comptes rendus. Souvent les gens disaient : « Ah non, c'est un monsieur qui avait un blouson en cuir. » – « Ah non, non, non ! C'est un monsieur grand et maigre qui était habillé de... » Il y avait beaucoup de contradictions.

Là encore, j'ai réfléchi et je me suis demandé pourquoi il y avait autant de contradictions. Cependant, chaque témoignage semblait sincère. J'ai découvert qu'il y avait vraiment un scénario et que, dans la manière de tuer, on employait une véritable technique. C'est un grand professionnel qui tue. En général, il vise la tête. Puis cet assassin donne son arme à quelqu'un qui se sauve. Pourquoi ? Parce que généralement c'est une arme de professionnel qui est numérotée, qui a été volée à un policier ou à un gendarme, et qui est donc repérée. Cette personne doit se sauver. Puis un deuxième tueur vient et le premier tueur s'en va. Le deuxième assassin vient pour donner deux ou trois coups avec une autre arme. Et généralement il y en a un troisième qui vient pour le coup de grâce.

Alors, si tu es sur un balcon et que tu entends le premier coup de feu, qu'est-ce que tu vois ? Le premier homme qui vient de tirer s'en va. S'il y a un autre coup, c'est le deuxième tueur et c'est celui-ci qui est vu. Les témoins n'ont donc pas vu le premier tueur. C'est ce qui explique qu'il y ait des témoignages différents. Les spécialistes trouvent difficilement l'arme qui a tué. Est-ce qu'il y avait une arme, est-ce qu'il y en avait deux, est-ce qu'il y en avait trois ?

J'ai réfléchi à ces contradictions. C'est peut-être toujours le physicien qui veut comprendre. Et c'est un point sur lequel je reviens. Je ne suis vraiment pas fait pour ça, c'est-à-dire essayer de trouver des ressemblances entre les meurtres... Je ne suis vraiment pas fait pour ça. Je n'ai ni l'âme d'un agent de police, ni celle d'un détective, ni d'un... rien, rien du tout. Je n'ai jamais touché d'armes et en ai rarement vu. Très rarement. Sauf dans les expositions, comme ça...

C'est peut-être la réflexion qui me sauve. Je veux comprendre.

Que faites-vous pour vous protéger ?

Actuellement, je ne me protège plus. Je pense qu'il faut que l'on sache que je n'ai plus peur. Quand je dis que je ne me protège plus, non ! Ce que je devrais dire, c'est que je maîtrise mieux ce que je fais. Je ne me cache plus, je prends des risques et je veux qu'on sache que je n'ai plus peur.

Je te donne une information. Jeudi, ils ont arrêté quatre jeunes gens qui étaient armés et qui étaient devant la Maison de la presse depuis deux heures. Ils se tenaient debout et ils ont attiré l'attention de deux agents de police qui surveillaient la Maison de la presse.

C'est-à-dire que je me suis mis dans la peau de celui qui n'a plus peur, mais qui cherche. Maintenant, bon, qu'est-ce que je fais ? Je prends quand même des précautions. Comme je te le disais tout à l'heure, je change souvent de vêtements, je ne porte pas de vêtements faciles à identifier. Par exemple, pour mon pull-over,

quand on le voit de loin, on ne peut pas le décrire facilement. Je m'habille d'une manière anonyme. Je change souvent ma physionomie.

[Le téléphone sonne. Saïd Mekbel répond puis reprend le fil de notre conversation.]

J'ai la chance de porter des lunettes, aussi soit je les enlève, soit je les porte. J'ai des cheveux très faciles à peigner qui peuvent être très lisses, très tirés, soit bouclés comme ça. Je change souvent de costume, de cravate. Parfois, je m'habille très décontracté. Je change d'allure aussi. C'est acquis... Je ne me promène jamais sans lampe torche, sans allumettes, sans bougie, car souvent il n'y a pas d'électricité. C'est pour reconnaître tout de suite si dans le couloir... Quand je monte pour ouvrir la porte de chez moi, pour que je trouve tout de suite la clé...

[Saïd Mekbel sort les clés de sa poche et me les montre.]

J'ai choisi des clés très différentes pour que, dans le noir, je trouve tout de suite la première, la

deuxième, la troisième. Ce sont des habitudes qu'on apprend sans doute à des spécialistes, mais je vous dis, je n'en suis pas du tout un... Je vais vous lire une lettre que j'ai reçue.

[Saïd Mekbel se lève, prend la lettre et revient.]

C'est un lecteur qui m'a envoyé cette lettre. Il l'a intitulée : « Conseils et mesures de prévention et de lutte contre le terrorisme. » Il me donne des conseils. Quand je suis dans mon appartement, quand j'en sors, lorsque je reçois des parents, des amis, un voisin, quand je vais prendre ma voiture. Et puis, alors, j'ai découvert avec surprise que tout cela, je l'avais trouvé tout seul. Soit c'est un agent de police qui m'envoie ça, soit c'est un terroriste. Il écrit par exemple : « Changez souvent de tenue vestimentaire ! Dans la rue, marchez lentement ! Arrêtez-vous souvent et faites semblant d'allumer une cigarette ! Serrez les lacets de vos chaussures et observez votre entourage. » Ce sont des conseils pratiques que j'observais avant de recevoir cette lettre. C'est un lecteur qui a dû lire, qui a dû sentir dans ce

que j'écris une menace, ou qui veut me rendre service, mais moi je n'ai rien demandé. Ce que je trouve bizarre dans son écriture, c'est qu'elle me rappelle certaines lettres de menaces.

[*Saïd Mekbel rit amèrement.*]

Il y a une grande similitude avec une lettre de menaces. Il m'écrit par exemple : « Avant d'aller prendre votre véhicule, inspectez-le depuis votre fenêtre et décelez ce qui peut être suspect ! » C'est-à-dire surveiller les déplacements, les groupes d'individus, les guetteurs. Il écrit aussi : « En allant prendre votre véhicule, ne vous en approchez pas tout de suite ! Tournez dans le parking et inspectez les lieux d'abord ! Ne jamais prendre le même itinéraire avec le même horaire pour aller et revenir au même emplacement ! »

Je te raconte une anecdote sur Tahar Djaout qui empruntait toujours le même trajet. Dans son parking immense, Tahar avait le chic de se mettre à la même place. Pourquoi ? Parce qu'il ne savait pas faire un créneau. Donc il cherchait

toujours une place où il pouvait rentrer directement. Il devait toujours choisir un emplacement dégagé. Ce sont ces petits détails dramatiques, chez Tahar, qui m'ont bouleversé... Je ne sais pas qui est le lecteur qui m'a donné ces conseils.

L'écriture ressemble-t-elle à celle d'une lettre de menaces ?

Oui, il y a une très, très grande ressemblance avec une lettre de menaces que j'ai reçue dix jours auparavant. Une très grande ressemblance. Le même papier, le même type de feuilles, c'est ça qui a attiré mon attention.

Comment vivez-vous avec toutes ces menaces, avec toutes ces lettres ?

Par exemple, jeudi dernier, j'étais très fatigué. J'étais invité par notre confrère *Le Soir d'Algérie* qui fêtait son numéro 1000 et je n'y suis pas allé. Certains jours, je souffre de la solitude. Par exemple, actuellement, je mange presque seul. Très peu d'amis, très peu de confrères

viennent manger avec moi. Il y a des choses que tu ne ressens pas sur le moment, mais tu constates après coup qu'elles t'ont fait mal. Par exemple, il y a beaucoup de personnes qui viennent se faire photographier avec moi. Beaucoup veulent que je leur dédicace une photo. Il y a des gens qui collectionnent maintenant mes articles. Tout ça, dans ce contexte, me fait mal. Même ma belle-fille que j'adore me dit sans arrêt : « Tu vas être enlevé, mais je suis sûre que tu vas être enlevé, j'ai rêvé hier soir qu'on t'avait enlevé... » J'ai l'impression d'être un grand malade qui est atteint d'un grand mal et qui sait qu'il va mourir. Sauf que le grand malade sait qu'il va mourir chez lui, tandis que pour moi, ce sera peut-être dehors.

Je vais te donner un détail qui te montre jusqu'où cette situation peut te pousser. Je sors toujours de chez moi très propre. C'est-à-dire que je porte toujours quelque chose qui est toujours propre pour que, si ça m'arrive, on découvre quelqu'un qui est propre, tu vois ? Et je m'arrange pour être en règle avec les gens et que, à la fin de la journée, je n'aie de contentieux avec personne,

que je n'aie pas de dettes. C'est ça qui est dur. C'est d'accepter cette peau.

Mais cela peut aussi avoir beaucoup d'avantages pour un humoriste comme moi. Cela me permet de goûter à la vie, c'est beau. Je goûte à la vie, je redécouvre le goût de l'orange, de la mandarine, du pain, des parfums, une femme qui passe, je la regarde mieux maintenant, les enfants quand ils rigolent, et tout ça, j'écoute... J'ai gagné ce côté-là, et je plaisante plus. Je veux perdre moins de temps, maintenant. Je vais souvent vers l'essentiel. Je me reproche maintenant d'avoir perdu beaucoup de temps. J'ai donné beaucoup de temps à des gens qui ne le méritaient peut-être pas. Et je n'ai pas pris assez de temps avec des gens qui le méritaient. Je me découvre. Je découvre que j'ai des idées, que je peux penser par moi-même, que j'ai une vision à moi de la vie, des gens. Il y a une synthèse qui s'est faite. Je lis beaucoup.

Mais je souffre du manque de sommeil. Je dors quand je suis vraiment fatigué et que je ne

peux pas rester debout. Mais c'est pour dormir très, très peu. Une, deux heures. C'est peut-être comme quelqu'un qui est condamné à mort et qui attend son exécution. Ce qui est terrible, c'est que je ne fume pas, je ne bois pas, je ne prends pas de médicaments.

Jamais ?

Non, jamais.

Beaucoup de mes confrères se sont mis à boire, certains prennent des médicaments. Je crois que c'est une mauvaise chose. C'est une mauvaise chose parce qu'on n'a pas toujours de l'alcool et on n'a pas toujours de médicament quand il faut. Et puis, tu prends des habitudes et ça t'empêche d'être lucide, d'être maître de toi.

J'insiste : je pense que le grand problème est de se dire que le terroriste veut terroriser. Si tu lui montres que tu ne cèdes pas à la terreur, c'est déjà une victoire. C'est une victoire sur lui et c'est

une victoire sur toi. Parce que sur toi, ça te permet de réfléchir encore plus.

Il est maintenant 17 heures. La secrétaire est partie. Toutes mes oreilles se concentrent sur le silence. Malgré moi, maintenant, je vais vérifier toutes les ombres qui vont passer. C'est cette vie présente, c'est cette vie consciente toute la journée, tu te sens, tu es toujours là. Ça, c'est important. Avant, je vivais, maintenant, j'existe vraiment. Il y a une différence entre l'être biologique qui était là, qui respirait, entre l'animal et celui qui est là, qui existe. Pour cela, je remercie le terrorisme, pour ce qu'il m'a révélé sur moi-même.

Après notre interview, Saïd Mekbel est manifestement épuisé. Il me propose d'appeler sa belle-fille qui attend dans une pièce attenante. Elle me parle spontanément de sa peur, de ses cauchemars et de ses efforts pour donner au quotidien familial de la gaieté et de la normalité. Elle me parle de ces moments où Saïd Mekbel sombre dans un silence complet, dans une solitude et dans un isolement tels qu'il devient inaccessible, même pour sa famille. Lui, il écoute, interrompt et tente d'expliquer. J'ai l'impression qu'il veut que sa famille, elle aussi, témoigne. C'est pourquoi je lui demande de convenir pour moi d'un rendez-vous avec sa femme. Après une courte hésitation, il accepte.

Quelques jours plus tard, je rencontre Marie-Laure Mekbel. Elle est française et vit depuis 1963

en Algérie. Marie-Laure Mekbel est encore sous le choc : trois jours auparavant, une femme russe a été assassinée. Elle aussi mariée à un Algérien, elle vivait depuis des années en Algérie. La Russe est la première femme étrangère à être touchée.

Finalement, Marie-Laure Mekbel me conduit à leur domicile. Il est situé sur le terrain d'une ancienne usine à gaz et est gardé par trois bergers allemands. Le quartier est un fief islamiste...

Entretien du 12 décembre 1993

Je suis allée chez toi et j'ai été surprise de voir que ta maison n'est pas protégée et qu'elle est située à proximité des quartiers chauds. Je me suis imaginé que tu en sortais chaque matin et que tu y retournais chaque soir en courant de graves dangers.

Je t'avoue que je ne dors pas la nuit. Je ne dors pas. Je ne sais pas si mon épouse t'a montré la chambre où je dors. En fait, ce n'est pas une chambre. C'est une niche. C'était une belle petite chambre où j'avais fait un labo photo. C'est une chambre très, très belle. Et puis, tout d'un coup, tout s'est dégradé. Et je vais là-bas vraiment pour dormir. C'est l'animal qui va dormir là-bas. C'est l'animal. Et tout ce désordre que tu vois, tous les papiers que tu as vus, ce sont des manuscrits, ce sont des idées.

Mais je ne parle même pas de ça. Je parle réellement de la maison qui est isolée dans ce quartier, comment peux-tu vivre dans un endroit comme ça, pas protégé du tout ?

Pourquoi je vis là-bas ? Il y a une amie qui m'a offert son appartement situé sur la côte. Mais

je n'y vais pas... Tu sais, on peut rentrer chez nous, on peut nous égorger, personne n'entendra rien.

Et on peut aussi tirer sur les chiens.

Oui, c'est facile pour les chiens, c'est très facile de les tuer, très, très facile. Tu leur lances trois petits morceaux de viande empoisonnés... On peut les tuer sans leur tirer dessus.

Le soir, lorsque je me dirige vers cette maison et que j'arrive au portail, personne ne vient m'ouvrir. Je suis donc obligé de descendre de voiture, d'ouvrir le portail, de revenir vers le véhicule, de redémarrer, de rentrer le véhicule et de venir à pied pour fermer le portail. C'est tous les soirs comme ça. Si tu savais... Ces quelques secondes... La peur que j'ai chaque fois...

Il suffirait que je prenne le fourgon pour aller dans l'appartement non occupé d'une amie. Il est bien meublé, il y a des disques, il y a la télé, il y a beaucoup de livres, c'est très confortable. Je pourrais écrire là-bas, tranquillement, parce qu'il n'y a personne. Je suis seul. Et toutes les issues,

les portes et les fenêtres sont doublées, il y a des barreaux, il y a la sécurité, il y a tout, mais je vais chez moi par solidarité.

Cela doit donc être horrible de rentrer chez toi ?

Oui. Ah ! Tous les soirs j'ai peur. D'ailleurs, dès que j'arrive, quand j'ai de l'alcool, du whisky ou quelque chose comme ça, la première chose que je fais, je bois pour descendre de la voiture. Le matin, c'est pareil. Je sors, je prends le véhicule, je descends...

Près de chez moi, en face de l'usine, c'est la troisième fois qu'on tue quelqu'un là-bas. C'est la troisième fois que les gendarmes ont tué quelqu'un le matin. Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il faisait là-bas juste en face de chez moi ? Trois fois en 45 jours. C'est quand même bizarre.

C'était quand ?

La dernière fois, c'était mardi dernier. C'était un jeune qui attendait soit-disant quelqu'un dans un taxi clandestin. Les gendarmes sont

partis le voir et ils ont découvert qu'il avait une kalachnikov tandis que le chauffeur de taxi avait un petit pistolet. Que faisaient-ils là-bas ?

Ta maison est dans un endroit très isolé !

Je t'avoue que je ne dors pas du tout la nuit. Jamais, je n'ai jamais dormi... Je passe la nuit à lire. Mais, dès qu'il y a du bruit, je suis debout. Mais ça ne peut pas durer. Ça ne peut pas durer. Surtout que je sens que la situation va se durcir et qu'on va nous faire payer...

[*Silence*]

Et tous les soirs, chaque fois que je monte la petite côte qui conduit à ma maison... Si tu savais le temps que ça me prend pour monter...

Mais comment peux-tu vivre avec cette peur qui te tenaille lorsque tu rentres chez toi ?

Je ne sais pas... Dès que je pars d'ici, dès que j'arrive... Déjà à un kilomètre... Mais je

commence comme ça... Même mon véhicule tremble... Parce qu'il y a ma jambe qui tremble sur l'accélérateur. Tous les soirs, c'est la même chose...

[*Saïd Mekbel inspire une grande bouffée d'air.*]

Je soupire pendant des heures. Je chante. Je joue beaucoup avec les chiens. J'ai besoin de faire quelque chose...

Je rentre vers 22 heures et je me calme vers minuit. J'essaie de dormir un peu mais... Bon, il y a un coup de feu dehors, il y a un bruit, il y a des chiens qui aboient, j'entends courir... Je me rhabille et puis c'est fini.

Ce dont j'ai peur, tu vois, c'est que si je meurs... Je ne veux pas qu'on découvre les conditions dans lesquelles je vis. Je ne voudrais pas. J'ai toujours caché la vie que j'ai menée, la situation chez moi et tout ça. Mais ça ne se voit pas. Les gens pensent que je suis très heureux parce que je souris souvent, je rigole et tout ça.

Mais je ne voudrais pas qu'on le découvre. Je ne voudrais pas du tout.

Ce dont j'ai le plus peur, ce que j'appréhende le plus, c'est ce que je vais me dire si je suis face à un tueur. Ce que je vais me dire pendant ces quelques secondes. Mais je le sais déjà. J'ai peur de me reprocher d'avoir été stupide à ce point-là. Je pense qu'à un moment donné tu dois choisir soit ta vie soit la vie de l'autre. Il y a un choix à faire. J'ai peur de me reprocher de vouloir faire un faux sacrifice.

C'est même dangereux quand je vais me promener dans un marché pour faire les courses. Lorsque je vais chez le coiffeur, il y a quatre personnes qui me gardent. Pour me couper les cheveux... Je ne sais pas. Mais je suis en train de vivre une expérience très, très riche. C'est pour ça que je suis convaincu que le jour où j'écrirai, où je commencerai à écrire, ça y est... Parce qu'il y a tellement de choses qui se sont nouées...

Ce qui m'intéresse, c'est d'écrire. Parce que je sais que je peux faire quelque chose de bien, et je sais que je peux être un type d'écrivain que le pays n'a jamais eu. Pourquoi gâcher ça ? Pourquoi ? Et ce qui me réconforte, c'est qu'il y a ma belle-fille par exemple qui sent ça, il y a mes amis, il y a mon entourage. Si tu interroges Khalida Messaoudi[10] sur moi, elle te dira certaines choses. J'ai beaucoup d'amis qui croient en ce que je peux faire. Et je n'ai pris en main ce journal que pour sauver le titre. C'est pour donner mon nom à une cause et puis, dès que c'est réglé, je le quitte pour écrire. Je veux écrire. Et je suis sûr que j'écrirai bien.

Depuis quand ressens-tu le désir d'écrire ?

Ah ! Si je te disais. C'est mon drame. Je voulais écrire depuis au moins l'âge de vingt ans.

10. Khalida Messaoudi Toumi : militante féministe, elle a été membre du Rassemblement pour la culture et la démocratie (RCD) et élue députée pour le compte de ce parti. Elle est ministre de la Culture et de la Communication.

J'ai envie d'écrire pour une raison très simple. J'ai eu beaucoup de problèmes pour parler. Je me suis tout de suite tourné vers l'écrit parce que j'ai eu une enfance assez dure, assez troublée. Je n'ai pas eu le bonheur de vivre dans une famille bien. C'est pourquoi j'ai eu envie d'écrire depuis l'âge de quinze, seize ans. Le besoin de raconter quelque chose.

Mais j'ai réellement senti que je pouvais faire quelque chose vers l'âge de vingt ans. Mais c'était toujours refoulé, toujours. Cela a toujours été refoulé, sauf depuis un an.

J'ai rencontré beaucoup de personnes qui m'ont lu et m'ont encouragé. Kateb Yacine[11], par exemple, m'a encouragé. D'ailleurs, je lui ai succédé pour écrire sa rubrique dans *Alger Républicain* quand il est parti au Vietnam.

Le dernier qui m'a encouragé c'est Tahar Djaout. Il disait que j'avais plus d'imagination que lui, que j'étais plus doué que lui, que je pouvais faire

11. Kateb Yacine : écrivain algérien (1929-1989).

œuvre d'imagination. Et que j'avais beaucoup de cœur. Tandis que lui trouvait qu'il était plutôt froid. Il me disait : « Toi, tu es Kateb Yacine et moi c'est Mammeri[12]. »

Là, maintenant, je sens que j'ai découvert mon originalité. J'ai découvert que j'étais Américain, que j'étais Africain, Méditerranéen, et j'ai quelque chose de Sud-américain. Quand je lis ce que les Latino-américains écrivent, ce sont des choses que je sens, que je peux écrire. Et puis la Méditerranée, c'est toute ma civilisation. Tout en restant vers l'Afrique. Mais je ne me sens pas du tout arabe. Et je sens aussi que je peux écrire dans un registre que l'on n'utilise pas chez nous. Je suis partisan de la fantaisie, de l'imagination, du surnaturel. Je rêve d'écrire le *Don Quichotte* de Cervantès ou du Marquez. Et j'ai déjà plein de manuscrits.

Dans la chambre, ce que tu as vu, tout ce désordre-là, ce sont des notes. Tout ce que tu as vu, cette poussière... Ce sont des notes. Et mon

12. Mouloud Mammeri : écrivain algérien (1917-1989).

premier bouquin sera fait dans cette chambre. Parce que c'est ça, c'est le décor de ma chambre, c'est comme ça que je vis... C'est pas très sain, c'est pas propre, c'est... Mais, dans cette chambre, je suis en compagnie des plus grands génies du monde. Des plus grands, sur le plan de la littérature comme sur celui de la physique, puisque j'ai aussi ce côté physicien. Il y a Marquez, il y a Tolstoï, il y a Tchekhov d'un côté. Et de l'autre, il y a des physiciens. Il y a Einstein et d'autres. Donc, dans cette petite chambre, c'est... Ah ! C'est tout le monde entier.

Je te donne rendez-vous dans cette chambre dans un an. C'est dans cette chambre que, peut-être, s'écrira l'un des meilleurs livres, l'un des meilleurs romans qui aura été publié sur ce pays. C'est cette misère-là dans laquelle je vis... C'est-à-dire qu'il faut que je reste là-bas pour écrire. Il faut que je voie la toile d'araignée, qui est en haut à droite, toute l'odeur des journaux, toute cette poussière, les livres par terre et tout ça... C'est quand j'aurais sorti le manuscrit de là-bas que ça se passera bien. C'est là, c'est tout.

Écris-tu la nuit ?

Oui. C'est-à-dire qu'à un moment donné, ça allait très bien. Je me levais à deux heures du matin et j'écrivais jusqu'à six heures, sept heures. Et puis ce qui m'a arrêté, c'est le journal, quand on m'a demandé de prendre la direction du journal. Le directeur était parti; c'est ça qui a bloqué le mouvement.

Tu as commencé à travailler comme physicien ?

Oui, c'est ma spécialité, je suis ingénieur physicien, spécialiste des écoulements fluides de l'air. J'ai fait un doctorat là-dessus. J'ai eu un diplôme d'ingénieur et puis le doctorat. Et j'ai travaillé dans une entreprise publique.

Quand ça ? As-tu étudié en France ?

J'ai étudié en France, mais j'ai préparé mon doctorat en Algérie, tout en travaillant dans une société pour gagner ma vie, et j'ai enseigné. Et parallèlement, il y avait un autre personnage

qui rêvait d'écrire, qui rêve d'écrire sans arrêt, qui rêve...

Et qui est toujours là ?

Ah ! Toujours, toujours. C'est-à-dire que c'est ce personnage qui me juge, un peu, qui me regarde vivre, qui m'encourage. C'est mon grand copain. C'est lui qui me dit : « Attention, ne te prends pas trop au sérieux », quand je rencontre quelqu'un de très important, soit un ministre, soit un général... Il y a toujours le second personnage qui me dit : « Attention ! » Il est toujours là, toujours, toujours. J'ai vraiment deux personnages. Il y en a un qui est toujours là, qui m'observe et c'est celui-là qui veut écrire.

Quand je suis rentré pour la première fois dans ce bureau qui paraît très luxueux, je m'étais assis là et j'avais l'impression qu'il y avait l'autre personnage qui se tenait dans un coin pour se moquer de moi, pour me dire : « Tu te rends compte, tu es dans un beau bureau comme ça, tu n'as pas honte ? Ne te prends pas très au sérieux,

etc. » C'est ce côté, qui m'aide à imaginer les situations. Par exemple, l'histoire de deux messieurs qui habitent au même étage, sur le même palier. Et puis ces deux messieurs rentrent chacun dans le rêve de l'autre. C'est-à-dire, si l'un d'eux rêve, il y a le voisin qui vient dans son rêve. Et, le lendemain, ils constatent que cela s'est fait réellement. C'est ce type de situations que je décris.

[*Silence*]

Je trouve que cela fait un peu partie de notre civilisation du mystère. Et je pratique l'humour comme philosophie de vie. Quand quelque chose se passe, je regarde tout de suite l'autre côté, ce qu'il y a derrière, ce qui se cache, sur ce que l'on voit réellement. C'est un personnage qui est très sympathique, que les gens aiment bien...

Mon grand bonheur, c'est d'avoir suscité de très grands amours, de très grands attachements. Beaucoup de femmes ont cru en moi et je suis heureux qu'elles m'aient ressenti comme je suis. Par exemple, ma belle-fille, qui est mariée à mon

fils, est chez nous depuis quatre mois et elle a déjà deviné qui j'étais, ce que je pouvais faire. Pour moi, la femme est très importante, parce que quand j'étais jeune, je n'ai pas connu ma mère pratiquement. C'est-à-dire que depuis ma naissance, j'ai vécu avec ma mère six, sept ans. Et puis je suis parti de la maison pour aller dans une école gérée par l'armée française. Je faisais des études dans une école militaire, avec sa discipline.

Et tes parents t'ont envoyé là-bas ?

Oui, c'était par pauvreté. C'est-à-dire qu'à l'école, j'étais très, très doué. Mais si je ne rentrais pas dans cette école militaire, cela voulait dire que j'arrêtais les études parce que mes parents ne pouvaient pas payer.

C'était à Alger ?

Non, c'était à Bougie. C'est à 250 km d'ici, Béjaïa, c'est en Kabylie. C'est un port très, très joli,

Bougie. C'est comme Alger un peu, mais c'est plus petit, c'est plus mignon.

Et le drame de ma famille, tu comprendras que je ne peux pas beaucoup en parler. Je te dis simplement qu'entre mon père et ma mère, il y avait cinquante ans de différence. Tu devines donc ce qui a pu se passer... Et pendant très longtemps j'ai eu de la femme une très mauvaise idée. Une très, très mauvaise idée. Jusqu'à l'âge de dix-neuf, vingt ans, c'était la répulsion. Et puis, petit à petit, j'ai réussi à comprendre les choses, à admettre, à excuser, à expliquer. Et c'est à partir de là que je me suis rendu compte que c'était chez la femme que je trouvais ce côté... c'est-à-dire, comme si tout ce que j'avais vu de vilain pendant ma jeunesse devenait beau après.

Tu as toujours pratiqué en même temps les métiers de journaliste et d'ingénieur ?

J'ai fait les deux. Je travaillais comme ingénieur dans un ministère lorsqu'un jour, en 1962,

j'ai envoyé une critique de film à *Alger Républicain*. Le directeur, Henri Alleg[13], m'a répondu tout de suite : « Présentez-vous. Nous désirons vous rencontrer. » Quand je l'ai vu, il m'a dit : « Tu sais, jeune homme, tu es fait pour l'écriture. Viens ici, travaille chez nous. Tu commences par des critiques de films. » Les critiques étaient d'abord des billets et puis des articles.

J'ai eu la chance que Kateb Yacine travaille dans le journal. Et il y avait aussi Issiakhem[14] pour les caricatures. C'étaient les deux compères. Et ils m'avaient pris en charge. Ce sont eux qui m'ont fait boire, ce sont les premiers qui m'ont rendu ivre. Ce sont les premiers qui m'ont poussé vers les femmes.

[Le téléphone sonne. Saïd Mekbel parle avec sa belle-fille.]

---

13. Henri Alleg : arrivé en Algérie en 1939, il a été directeur de *Alger Républicain* dans les années 1950. Auteur de *La question*, ouvrage où il dénonce la torture que lui infligèrent les parachutistes durant la guerre d'Indépendance.

14. M'Hamed Issiakhem : peintre algérien (1928-1985).

C'est une fille terrible. Elle est persuadée que je vais être le plus grand écrivain de ce pays. Elle me dit : « Tu es le meilleur, tu es le meilleur, tu es le meilleur... »

[L'émotion de Saïd Mekbel perce dans sa voix, puis il se reprend.]

Donc, tout en écrivant dans *Alger Républicain*, je travaillais au ministère. J'ai toujours eu une double vie. Et le 19 juin 1965, est survenu le coup d'État qui a interdit *Alger Républicain*. J'ai été interdit d'écrire parce que j'avais refusé d'écrire dans une revue de l'armée. Et je n'ai rien écrit de 1965 à 1988, rien. C'est-à-dire que je ne pouvais pas publier. Et puis pendant ce temps-là, j'ai poursuivi ma recherche, ma physique, tranquillement. C'est tout.

Il me semble que tu es une exception parmi tes confrères journalistes en Algérie qui ont travaillé au sein du système, par exemple pour *El Moudjahid* ?

Oui, oui, tous.

Et tu as refusé ?

Oui. Et cela m'a coûté très, très cher. C'est ce qui m'a bloqué sur le plan matériel, je n'ai rien gagné, j'ai tout perdu et cela a même continué jusque sous le dernier gouvernement.

Comment ?

L'ancien Premier ministre m'a fait payer mon refus, parce que lui faisait partie de l'équipe... La villa que tu as vue... La société qui m'employait a vendu ses logements et je suis le seul ingénieur de cette société qui n'a pas eu son logement. C'est le dernier chef du gouvernement qui leur a donné l'ordre de ne pas me vendre ce logement.

C'est pour ça que je te disais, que si on me tue, je sais très bien qui va me tuer. Ce ne sont pas les intégristes, ce ne sont pas des islamistes. C'est une partie de ceux qui étaient dans le pouvoir et qui y sont toujours. Pourquoi ? C'est pour une raison très simple, et tu l'as trouvée. C'est que je suis le seul responsable d'un journal qui n'a jamais travaillé

pour le régime. Et je suis le seul responsable qui peut rassembler tous ceux qui n'ont pas travaillé pour le régime, y compris les financiers.

Il y a beaucoup d'Algériens qui vivent dans d'autres pays et qui sont très riches, qui veulent investir chez nous. Ils lisent notre journal. Cela peut être des groupes d'intellectuels, des politiques, des sociologues, des économistes, etc. C'est pour ça que notre journal est le seul qui a été suspendu quatre mois sur douze. *El Watan* jamais. Qu'est-ce qu'il a eu, *El Watan* ? Il a eu dix-sept jours de suspension. Ce que l'on ne dit pas non plus, c'est que nous avons dix-neuf procès contre nous.

[Le téléphone sonne. Saïd Mekbel répond, puis reprend le fil de notre conversation.]

Le défaut de notre journal est de ne pas être bien représenté à l'extérieur. Lors de mon séjour à Paris, il y avait aussi Belhouchet, directeur d'*El Watan*, et d'autres journalistes qui étaient plus connus que moi par les Français. Mais en cinq minutes tout a changé. J'avais plus de choses

vécues à raconter que les autres confrères. Mais on n'a pas intérêt à faire de différences entre nous. Il y a des journalistes qui sont faits pour la représentation, d'autres non. Personne n'en parle.

Je me suis posé la question de savoir pourquoi tu es revenue. Je me suis dit : « Pourquoi elle veut m'interviewer une deuxième fois ? » Finalement, tu es en train de découvrir la vérité de notre presse.

Je suis persuadé que si le régime changeait, les gens se retourneraient vers l'ancien régime. J'en suis persuadé, sauf pour les jeunes. Ça se sent d'ailleurs à travers les titres des journaux.

[*Saïd Mekbel prend les journaux qui sont sur la table.*]

Si j'excepte *Le Matin*, tous les titres des journaux se ressemblent. Regarde ! Les mêmes pratiquement... Non, les gens ne sont pas très fiers de ce qu'ils faisaient, mais ils étaient bien payés. Très, très bien payés.

En 1965, tu as quitté la presse pour ne pas jouer le jeu ?

Oui, oui, complètement. Et de 1965 à 1988, j'écrivais presque quotidiennement un billet et je savais qu'il ne serait jamais publié. Ce n'était que pour moi. Pour me sauver, pour me préserver.

Et qu'est-ce qui s'est passé en 1988 ?

En 1988, il y a eu des émeutes à Alger, le changement politique et *Alger Républicain* est revenu. Et on m'a demandé d'écrire un billet dans ce journal.

Tu as donc recommencé à travailler pour *Alger Républicain* ?

Oui, mais on a eu des problèmes avec la direction. On a relancé ce journal et puis nous avons eu des problèmes avec le Parti communiste algérien qui était propriétaire du titre.

Quels types de problèmes ?

Ils voulaient récupérer la ligne éditoriale du journal et toute la rédaction est partie pour créer *Le Matin*. J'ai raconté dans une interview comment j'ai passé 25 ans sans écrire dans un journal.

Pourquoi as-tu dit que tu es plus menacé par le pouvoir que par le FIS ? Tu as dit, si je meurs, ce n'est pas à cause du FIS mais à cause du pouvoir. Pourquoi ?

Je pense que, malgré moi, je suis un allié du FIS. Pourquoi ? Parce que le FIS et moi, nous sommes d'accord sur une chose. Nous avons un million de choses qui nous séparent et il y en a une qui nous réunit. C'est que je suis convaincu qu'il faut absolument que ce régime tombe pour sauver ce pays. C'est un régime qui est corrompu, il faut absolument qu'il disparaisse. Et c'est ce que pense le FIS.

Tous mes écrits reflètent mon opposition au pouvoir. Depuis 1988, j'ai été contre le pouvoir sauf

à un moment donné quand il y a eu Boudiaf[15].

Durant cinq mois, j'étais contre lui parce que j'étais persuadé que lui aussi allait continuer dans la voie tracée par le régime. Mais le dernier mois, je me suis rendu compte que je me trompais. Donc j'ai changé. Mais si l'on excepte ce mois, j'ai toujours été contre le pouvoir en place. Toujours, toujours... Je ne l'ai jamais soutenu. Les gens du FIS se sont rendu compte que je me battais, moi aussi, contre le pouvoir. J'ai beaucoup de lettres qui me disent : « Bien ! Bravo ! Petit courageux ! Et nous prions Dieu que tu rejoignes nos rangs. »

Je représente un danger pour ce pouvoir bien malgré moi. C'est un rôle que je ne voulais pas du tout jouer. J'étais loin, très loin, de soupçonner qu'un jour je pourrais être quelqu'un à qui on téléphone pour demander conseil, pour

15. Le 14 janvier 1992, Mohamed Boudiaf rentre de son exil marocain et devient président. Le 29 juin, il est assassiné par un membre de sa garde.

demander une interview, etc. Je rêvais d'écrire des petites choses gentilles, qui font rire les gens. Et je suis devenu un porte-parole, maintenant. Un porte-parole qui peut dire : « Moi, pendant 20 ans, je n'ai pas mangé votre soupe. »

Alors, si demain, par exemple, j'écris qu'il faut soutenir Sadi[16], tous les lecteurs, beaucoup de citoyens, suivront mon opinion. C'est ce rôle de porte-parole que le pouvoir ne veut pas. J'ai eu des offres pour avoir des responsabilités très, très importantes. Et puis parallèlement, on a mené des enquêtes sur ma vie privée, pour savoir qui je fréquente, comment je vis, si je suis riche, si j'ai des maisons ailleurs, etc. Et puis, apparemment, ils n'ont rien trouvé. Et je représente pour eux quelque chose de gênant. Ils savent très bien que si demain je prends parti pour quelqu'un, ce sera décisif. Si demain je dis qu'il faut soutenir Sadi, beaucoup de monde soutiendra Sadi. Beaucoup. C'est ce personnage qui les gêne un peu. Et puis je suis l'un des rares qui est resté ici.

16. Saïd Sadi : président du Rassemblement pour la culture et la démocratie (RCD).

Penses-tu que tu représentes une minorité en Algérie ?

J'ai conscience que je représente une minorité dans le sens où j'ai la chance d'appartenir à cette catégorie qui a les yeux ouverts sur le monde. J'ai la chance d'avoir fait quand même des études, d'avoir vécu dans d'autres pays, France, Italie, Allemagne, d'avoir fréquenté d'autres sociétés. Dans ce sens, je fais partie d'une minorité. Mais mes écrits suscitent des réactions populaires que je peux constater dans la rue. Par exemple, je paie très rarement mes repas dans les restaurants, parce qu'il y a toujours quelqu'un qui me reconnaît et qui paie mon repas. Pour cela, je suis convaincu d'appartenir quand même à une majorité. Mais je ne partage pas les idées islamistes de cette majorité. C'est cela qui m'en sépare. Je partage cependant leur lutte contre l'injustice sociale, contre la corruption.

Le grand malheur de l'Algérie, c'est la corruption. Il n'y a pas que la corruption financière, il y a aussi la corruption morale.

Certains intellectuels sont corrompus. Et je crois que c'est cette corruption qui a atteint la famille, qui s'est répandue partout. C'est le grand mal. Et c'est pour ça que les idées des religieux gagnent du terrain, parce que la religion propose la propreté, la propreté morale, etc. Et le premier homme qui viendra chez nous pour réclamer la justice, il va gagner.

C'est pour cela que le général Touati[17], dans son intervention à la télévision, a prononcé souvent le mot « justice », le mot « injustice ». Le pouvoir commence à sentir que c'est ça qui est important, c'est la justice. Il faut que dans ce pays il y ait la justice. Pour faire payer les voleurs, pour faire payer les tueurs et pour faire payer tous ceux... tous ceux qui ont mené le pays vers la ruine.

Tu crois qu'il faut dialoguer avec le FIS ?

Je crois que le problème chez nous, c'est de choisir le type de société qu'on veut

17. En 1993, le général-major Mohamed Touati est conseiller politique du ministre de la Défense Khaled Nezzar.

pour le pays. Et que les dirigeants prennent la responsabilité de dire que, pour le XXIe siècle, la seule société possible, c'est la république moderne, comme partout dans le monde. C'est ça l'avenir. Mais discuter sur le type de société avec des gens qui ont déjà leur type de société en tête, ce n'est pas la peine. Et ceux qui veulent discuter ce n'est que politique, il n'y a rien derrière. Ce sont des manœuvres politiques. Les islamistes disent : « Nous, ce qui nous intéresse, c'est la république islamique, nous ne voulons pas de votre démocratie. Si nous sommes avec votre démocratie, c'est parce que ça va nous permettre de faire notre république islamique. » Et ceux qui soutiennent le FIS le font par manœuvre politique, avec l'espoir de récupérer le FIS plus tard, etc. Mais ce n'est pas possible de récupérer le FIS. C'est une illusion de croire que les gens du FIS sont assez stupides pour se laisser avoir. C'est une illusion. Ce sont des gens très intelligents, ce sont des gens très travailleurs, ce sont des gens très militants et surtout ce sont des gens très riches aussi, qui peuvent s'acheter n'importe quel journal d'ici. N'importe qui peut être retourné en faveur du FIS dans les 24 heures. Le régime

actuel souhaite prolonger le FIS, parce que cela l'arrange, cela lui permet de se maintenir.

Fais-tu une différence entre l'armée et le régime, ou est-ce la même chose ?

Une partie de l'armée, c'est le régime. Mais il y a aussi une jeunesse dans l'armée qui veut changer les choses, qui veut la rupture. Dans l'armée, il y a des gens qui veulent la république et construire un État moderne dans lequel il y aurait l'égalité des chances, la justice sociale. Mais il y a cependant une ancienne génération de militaires qui, elle aussi, a été corrompue.

J'aimerais bien revenir sur les lettres de menace que tu as reçues...

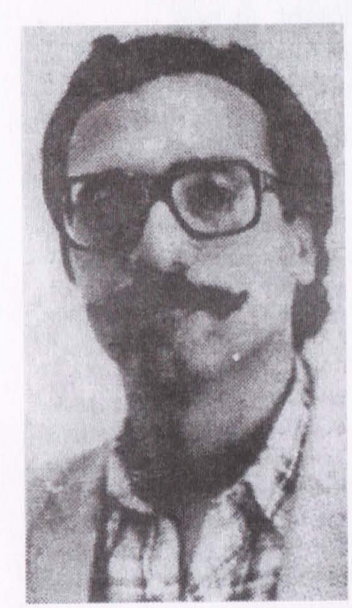
Pas aujourd'hui... Il y en a une qui est très, très méchante, que je vais essayer de retrouver, qui dit comment ils vont me tuer et qui donne beaucoup de détails. Et je crois que je vais la retrouver si la police ne l'a pas prise. Et puis il y en a une autre qui m'a beaucoup touché. C'est

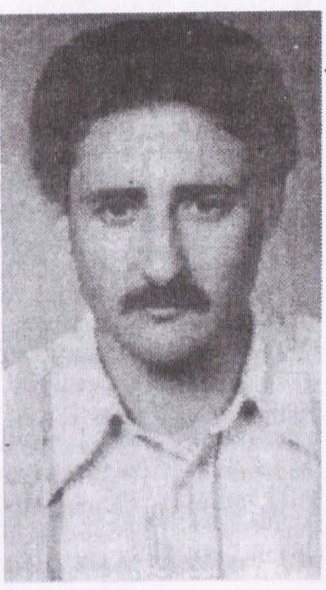
celle d'un islamiste. Elle m'a touché par son intelligence. Parce que ce monsieur disait des choses justes, vraies. Et ça m'a touché, parce que cette personne se trouvait de l'autre côté. C'est-à-dire qu'on pensait la même chose, mais nous étions sur deux rives différentes. Aussi, cela m'a beaucoup bouleversé de voir que finalement très peu de choses nous différenciaient. Et puis c'est vrai, il faut que ce régime tombe. Il faut une rupture. Il faut qu'il tombe.

Je crois qu'on peut convenir de se revoir si tu as du temps.

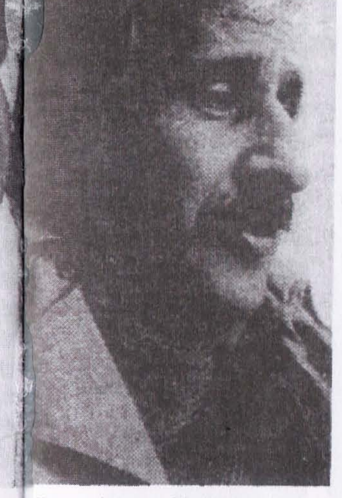
PRESSE: NON AU GENOCIDE !

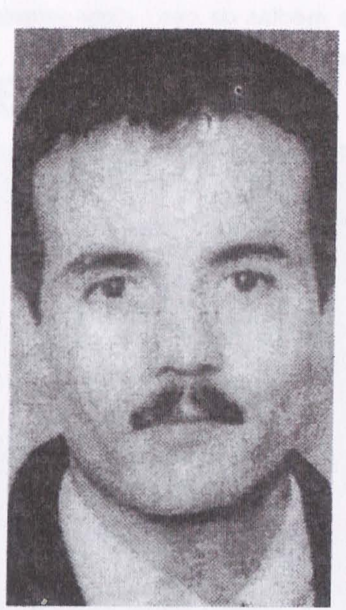
La liste noire


Tahar Djaout


Rabah Zenati

Mustapha Abada


Abderrahman Chergou


Saad Bakhtaoui


Abdelhamid Bennenni

Ph. D.R.

Smail Yefsah, journaliste de la télévision, a été assassiné hier, avec une sauvagerie inouie, au sortir de son domicile, au moment où il s'apprêtait à rejoindre son travail. Les criminels, au nombre de six, selon des témoignages recueillis sur le lieu du crime, se sont jetés sur Yefsah par derrière, lui lardant le dos à coups d'arme blanche. Le journaliste qui a trouvé la force de courir, malgré ses blessures, a été poursuivi jusqu'à l'entrée de l'immeuble qu'il habitait. Les terroristes l'ont rejoint et l'ont, impitoyablement, achevé de trois balles. Yefsah, qui a animé

les mollahs iraniens l'ont déjà pratiqué avec une extrême sauvagerie.

Les premières victimes

Les journalistes algériens, qui ont déjà payé un lourd tribut à la conjoncture politique actuelle, font l'objet d'un véritable génocide. Depuis qu'ils sont ciblés par les terroristes, huit sont morts. La liste n'est pas close. Loin s'en faut, avec les dernières liquidations, on se rend compte qu'aucun journaliste n'est à l'abri, même s'il n'écrit pas.

Tahar Djaout, journaliste-écrivain, directeur de la rédaction de l'hebdomadaire, en langue française *Ruptures*, est mort

Nouveau Tell, un hebdomadaire régional, assassiné le 05 octobre. Son corps est demeuré abandonné sur le parvis jusqu'au petit matin parce que, dit-on, le couvre feu bénéficie, à Blida, aux terroristes qui sont maîtres des rues. Le journal au sein duquel il exerçait est assez modeste par son tirage et sa diffusion régional. Aussi l'a-t-on assassiné parce qu'il était journaliste.

Mustapha Abada, ex-directeur par intérim de la télévision, abattu d'une balle dans la tête, le jeudi 14 octobre 1993. Ancien moudjahid (combattant), Abada n'avait jamais exprimé d'opinion politique.

les rédactions et aux domiciles deviennent monnaie courante. Parfois, le journaliste sent qu'il y a quelqu'un à l'autre bout du fil lorsqu'il décroche le téléphone, mais personne ne parle. La sonnerie reprendra quelque temps plus tard, toujours avec toujours le même procédé.

D'autres fois, l'interlocuteur est là. Il demande une personne donnée et profère des menaces de mort et des insultes.

Le courrier est également très abondant. *El Watan* en a reçu des centaines. Les autres titres font face au même phénomène. Les terroristes et leurs relais utilisent les lettres pour tenter d'installer l'an-

me pays arabe et musulman après l'Algérie à être dans la ligne de mire du fondamentalisme religieux armé. Le doyen et le plus grand quotidien de la presse caïrote *"El-Ahram"* a, depuis quelque temps déjà, posé les jalons du débat en s'interrogeant sur l'opportunité de donner des informations concernant les actes terroristes et surtout, l'importance médiatique qu'il faut leur conférer.

Les pays occidentaux comme la France, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne ou la Grande-Bretagne, confrontés depuis longtemps au terrorisme sanglant, ont, dès le début, compris la nécessité de réfléchir objectivement sur la manière de gérer médiatiquement et le plus objectivement possible les actes de violence terroriste.

Les questions pour les médias de ces

terroriste, qui peut ainsi l'utiliser indirectement comme *"porte-voix"* idéologique.

La *"publicité"* faite autour des actes terroristes qui sont souvent spectaculaires (bombes dans les lieux publics, assassinats d'intellectuels, de journalistes etc.) peut engendrer pour eux une certaine valorisation aux yeux de certaines franges de l'opinion publique.

Celle-ci peut, à la longue, et si l'information reste du type spectaculaire (grosses manchettes à la Une dans les journaux, images-chocs à la télévision, etc...) assimiler le terrorisme à des actes de *"courage"* et de *"bravoure"* commis par des *"nouveaux redresseurs de tort"*.

Le cas de pays comme la Grande-Bretagne et l'Espagne, où les organisations terroristes irlandaise (IRA) et basque

...ligeneris sont, sans aucun doute, ceux de Le PEN et du Front national en France et Abassi Madani et du FIS en Algérie.

Aujourd'hui, nombre d'observateurs politiques, reconnaissent que le leader fasciste français est un pur produit des médias et plus particulièrement de la télévision.

Utilisant à merveille ce formidable outil de propagande qu'est la télévision, Le Pen aura réussi, grâce à son sens de la provocation et de la rhétorique et en jouant sur les instincts grégaires des gens (nationalisme, égoïsme, racisme, exclusion...) à s'imposer comme un *"phénomène politique"* incontournable.

Il en a été pratiquement de même pour Abassi Madani, porté aux nues et hypermédiatisé par les médias, la télé surtout, durant près de deux ans. Dans les deux

Le débat sur toute cette problématique est alors une nécessité qui ne doit pas conduire obligatoirement à un rejet systématique de la médiatisation du terrorisme. Une telle démarche conduirait à coup sûr, à une récupération de l'information par les autres relais et les autres canaux que sont les publications clandestines, les radios clandestines, les prêches etc.

La rumeur, elle aussi, amplifiée par certaines officines, deviendrait également le palliatif à une information vraie, sûre et objective. La question qui demeure ainsi posée, est de savoir comment réaliser le juste équilibrage entre l'information et les conséquences qu'elle peut engendrer après sa diffusion.

Salim B

La solitude des intellectuels



Pr. Belkhenchir



D.Liabes



M.Boucebci



L. Flici



K. Merbah



L.Birah

Hasard ou prémonition, la dernière apparition de feu Tahar Djaout dans un écran de télévision d'une chaîne étrangère s'est terminée avec ses mots simples mais si lourds: " *Je suis démuni...*"

Oui les intellectuels que ce pays a si douloureusement formés, sont totalement désarmés face à cette schizophrénie meurtrière dont ils sont la cible qui a pris corps dans une société marquée par l'ivresse béate de *takhti rassi*.

Un peuple qui compte ses poètes assassinés, ses pédiatres poignardés,

pas en s'attaquant aux intellectuels même d'entretenir un débat qui ban... toutes les certitudes qui font du re... de l'autre un credo.

Sinon quoi d'autre pourrait expliq... que l'on ait empêché le si frêle Dja... de sourire, que l'on se soit arran... pour que les blouses blanches Boucebsi, Flici et Belkhenchir soi... maculées de sang, que les travaux Liabès et ceux Boukhobza soi... inachevés ou que ceux qui lisent journaux et regardent la télé soi... sevrés de la plume de tous les jour...

Que convient-il alors de faire? Les consciences qui devraient être interpellées sont celles des gouvernants qui reconnaissent n'avoir pas encore pris toutes les mesures à même d'enrayer le terrorisme, qui continuent à croire qu'il faille associer ceux qui se sont jurés de mettre ce pays à feu et à sang au nom d'une divinité qui n'en demandait pas tant, et qui tergiversent et épuisent leur dernière énergie à condamner des attentats qui touchent ceux dont ils ont été incapables d'assurer la protection.

ce républicaine, à intervenir directement dans les affaires, même si elle donne des gages et des garanties en s'associant à une initiative politique vouée à l'échec car posant mal les données et contours du problème. Répétons-nous. Que convient-il alors de faire?

Refaire peut-être, un 22 Mars, mais surtout faire en sorte qu'il ne soit récupéré ni par un Bélaïd en quête d'une caution populaire pour mieux asseoir des ambitions politiques, ni par un parti, car l'urgence n'est pas dans la...

*Deux jours plus tard, le 14 décembre, je rends visite à Saïd Mekbel en fin d'après-midi à son bureau, afin de fixer ensemble la date de la prochaine interview. Nous nous donnons rendez-vous pour le 16 décembre, et je lui promets d'apporter un numéro spécial d'*El Watan.

Entretien du 16 décembre 1993

Je t'ai apporté le numéro spécial du journal *El Watan* que tu as évoqué lors de notre première rencontre. Pourrais-tu m'en dire plus sur les ressemblances que tu as découvertes entre les photos qui y ont été publiées ?

[*Saïd Mekbel ouvre le numéro spécial d'*El Watan.]

Je vais t'expliquer ce que j'ai vu. C'est plus visible chez ceux qui ne sont pas journalistes. Celui-là, c'est une exception. Mais si tu prends ces têtes, regarde ! Toutes sont chauves, c'est un front très dégarni. Même ce monsieur-là. C'est pratiquement le même âge, c'est-à-dire, pour nous qui connaissons ces visages. Quand tu prends les photos et que tu regardes leur profil, c'est la même tête. Regarde cette ressemblance de visage, regarde ! C'est le même visage. Tu vois ? De plus, c'est le même âge, ce sont des gens, quand tu les as fréquentés, tu te rends compte qu'ils ont quelque chose en commun.

C'est encore plus frappant chez les journalistes. Tu vas voir la ressemblance chez les

journalistes. Ce que je regrette, c'est que l'on n'ait pas, par exemple, des photos de face. Tu verrais que c'est exactement les mêmes... Si tu enlèves les lunettes, tu vois, c'est presque le même visage. Regarde là, ici ! Si tu le noircis, si tu l'agrandis, tu retrouves presque le même visage, le même regard, le même... Mais celui-là, c'est une exception. Quand tu lis ce qui lui est arrivé, ce n'est pas le même parcours, mais si tu l'enlèves... Chez les journalistes, même dans leurs assassinats, c'est le même rite.

Quand tu analyses la manière dont on a tué les intellectuels, pour chacun c'est quelque chose de nouveau. On a utilisé pour la première fois le couteau contre Boucebci. Pour la première fois... Alors là, ce qui manque, c'est Boukhobza[18]. Pour la première fois, on est allé sur un lieu de travail, chez Flici, pendant qu'il faisait ses consultations. Il a reçu des visiteurs qui se sont fait passer pour des malades et qui l'ont tué avec des silencieux.

18. M'Hamed Boukhobza : sociologue et auteur. Il est assassiné le 22 juin 1993.

C'était la première fois. Là, on a utilisé le couteau, là les silencieux. Pour Merbah[19], c'est la première fois qu'il y a eu un guet-apens, c'est-à-dire qu'un groupe armé l'a attendu sur la route. Lui, c'est comme Flici. C'est à l'hôpital. Mais tandis que là c'était le couteau, ici c'est la première fois que les tueurs sont entrés dans l'hôpital. Et ils ont fait appeler par haut-parleur ce médecin. Et quand il est venu, ils l'ont tué. Donc, à chaque fois, on emploie une méthode originale. Par contre, chez les journalistes, c'est toujours la même technique.

Et Tahar Djaout...

Oui, c'est le même regard que Tahar. On a choisi un certain type. Mais les crimes sont tous les mêmes. C'est le même rite. C'est la voiture, on l'attend, le parking, la sortie devant chez lui le matin, etc. Tu ne peux pas faire la différence entre Djaout et Yefsah, parce que c'est un peu les mêmes moustaches. C'est la même tête, tu vois,

19. Kasdi Merbah : ancien patron de la Sécurité militaire et ancien Premier ministre. Il est assassiné le 21 août 1993.

presque partout. C'est le même regard. Et puis tu rajoutes la moustache et tu retrouves Tahar Djaout ici. Alors, c'est le même meurtre, c'est le même âge. C'est un choix délibéré.

Celui-là, ce ne sont pas les mêmes assassins. Il a été tué parce qu'il aurait été lié à un vol de cassette de télévision relative à l'assassinat du président Boudiaf. Il y a une cassette originale, il y en a une que l'on a montrée à la presse, et une troisième que l'on a montrée au grand public. Donc, il y a trois cassettes. Et il y a deux cassettes originales qui sont restées. Une est à la présidence, ce sont les services de sécurité qui l'ont. Et puis une autre, qui était dans un coffre, dont ce monsieur connaissait le lieu. On a constaté qu'une copie de cette cassette a été faite. Et il a été tué la même semaine que celui-là. Merbah avait dit, dans une conférence à Genève, qu'il connaissait des données très importantes sur l'assassinat du président Boudiaf. Aussi, c'est sûr que c'est pratiquement lié à ça.

Et celui-là, moi je pense que c'est un

ancien officier de l'ALN[20] qui était « communisant » et très lié avec certains services, etc. Donc c'est interne.

Alors quand tu découvres ça à deux heures du matin... Jamais de ma vie, je n'ai eu cette angoisse. Et tout de suite, ce qui est terrible, tout de suite... C'est très rapide, je ne sais pas si c'est la nuit qui fait ça... Mais je ne sais pas si c'est la vérité... J'ai mis tout de suite une tête sur le commanditaire. Tout de suite. Et je me suis dit : « Il n'y a que cette personne qui soit capable de connaître ces personnes, de choisir, d'avoir cette finesse psychologique. »

[*La secrétaire apporte des documents à signer.*]

Si ce monsieur n'a pas encore décidé pour moi, c'est un peu par respect intellectuel. Je suis sûr que maintenant il sait que je sais. Parce que j'ai souvent traité de cette question dans les petits billets, par sous-entendus. Il m'admire. Il doit

20. ALN : Armée de libération nationale (1954-1962).

se dire : « Celui-là, c'est un adversaire. » Et puis quand il décidera, ce sera fait. Mais pour l'instant je suis sûr qu'il me respecte un peu... Parce que je fais le trait d'union entre les deux. Je vois bien ma tête ici, moi entre les photos des journalistes et les photos des intellectuels. Entre les deux. C'est sûr.

[*Saïd Mekbel pousse un grand soupir.*]

C'est terrible ce qui se passe chez nous.

Tu le connais personnellement ?

Oui. Je l'ai rencontré. C'est un monsieur... Effectivement, je suppose que c'est celui-là. J'ai fait les portraits-robots des victimes et j'ai aussi retrouvé parmi les gens que je connaissais, parmi les gens puissants, quelqu'un qui avait un rôle de décision. Il fallait trouver quelqu'un qui nous connaît tous. Il a géré leurs carrières, leurs fichiers, leur vie, leurs diplômes, etc.

C'est quelqu'un de l'armée ?

Oui.

Je te demande ça parce que Khalida Messaoudi a rendu Toufik responsable...

C'est ça, c'est lui.

[*Silence*]

C'est lui !

Comment s'appelle-t-il en réalité ? C'est le général Toufik ?

Son nom est [Mohamed] Médiène. Moi, je pense que c'est un personnage... Y compris l'assassinat de Boudiaf. Parce que, là-dedans, il faut mettre le portrait de Boudiaf en grand avec ceux-là. Il faut mettre Boudiaf là-dedans. Tous les portraits, tu les mets sur Boudiaf, sur le grand portrait de Boudiaf.

C'est un personnage... Alors, quand j'ai découvert ça, j'ai essayé de rassembler, de faire le puzzle. C'est un personnage qui a toujours été dans l'ombre, qui n'est pas très instruit, contrairement à tous ceux-là. Il n'a pas un physique

très agréable, il a des traits asiatiques, presque mongoliens. Il est petit, trapu. Il n'a côtoyé que des gens très importants. Et je suppose qu'il a du mépris pour les responsables et qu'il a rassemblé assez de renseignements sur eux pour les mépriser. C'est sûr. Et puis, il doit y avoir une sorte de déception personnelle. Et une sorte d'envie. C'est quelqu'un qui tue des gens brillants. Il a tué son grand rival du renseignement [Kasdi Merbah]. Moi aussi, je le rends responsable. Et je t'assure qu'entre Khalida et moi, c'est un sujet tabou. On n'en parle jamais. Je ne sais pas comment elle a su qu'on a failli m'enlever. Je ne sais pas qui lui a dit. Est-ce les renseignements ou la police ? Je ne sais pas.

Peut-être son oncle[21] ?

Oui, peut-être son oncle. Donc, entre nous, on ne parle jamais de ça. C'est une condition dès le départ, parce qu'il y a son

21. L'oncle de Khalida Messaoudi Toumi est Abdallah Ben Hamza, ancien chef du service opérationnel à la Sécurité militaire.

oncle. Je ne comprends pas qu'elle vive chez lui. Et je ne comprends pas qu'elle prenne sa défense, par exemple pour dire que ce qu'on raconte sur lui n'est pas vrai. Vu ce que j'ai subi personnellement... Donc c'est mon témoignage. Ce n'est pas ce que les autres m'ont dit. C'est un sujet que l'on n'aborde jamais. Cela ne m'étonne pas qu'elle soit arrivée à la même conclusion grâce aux renseignements qu'elle a pu obtenir. C'est une personne qui fréquente sans état d'âme les services de renseignements. Sa pureté lui permet de traverser tout ce monde-là sans se salir. Tandis que moi, je suis arrivé à cette conclusion par déduction.

Ce qui est terrible chez cet homme-là [Mohamed Médiène], c'est qu'il semble être l'auteur d'une théorie qui affirme que certains pays doivent sacrifier leur élite à un moment donné de leur histoire. D'après les renseignements que j'ai eus, ce monsieur est un partisan de cette théorie. Et selon cette théorie, il faut commettre des actes choquants pour réveiller les masses, pour réveiller la conscience, la société civile. Je ne suis pas

loin de penser que toute cette programmation vise à commettre des assassinats pédagogiques afin que l'on sache ce qu'est un journaliste, ce qu'est un écrivain, ce qu'est un pédiatre, un sociologue, un psychiatre, etc. C'est un terrorisme pédagogique.

Tous ces personnages-là ont été découverts par la population après leur mort. Djaout n'était pas très populaire auprès des masses. Mais tous les autres non plus. Il n'y avait que certains cercles qui connaissaient Lyabès, qui connaissaient Boukhobza, qui connaissaient Flici. C'est le même terrorisme pédagogique que l'on retrouve quand on brûle une école, quand on brûle une usine. C'est pour que l'on sache ce que vaut une école, ce que vaut une usine.

Mais est-ce que la société va se mobiliser ?

À certains moments, il y a eu des réveils. Pour Djaout et pour Yefsah par exemple, ça a bougé. Pour Lyabès, ça a bougé aussi. Pour

Belkhenchir[22], ça a bougé un petit peu. Je crois qu'il y a eu une saturation des cœurs, des états d'âme, des sentiments. Et c'est ce qu'on a voulu. Ce que l'on a cherché, c'est anesthésier, c'est provoquer l'anesthésie de toute la société civile et particulièrement de la frange intellectuelle. Ceux qui gèrent ce terrorisme, pas celui qui tue des agents de police, sont des spécialistes en communication de masse. Ce sont des manipulateurs. Et ce qui est choquant, c'est que, dans tout ça, il n'y a pas d'hommes politiques de l'ancien régime, il n'y a pas d'anciennes personnalités...

Et puis, ce qui est terrible, c'est quand tu vois ça, par exemple, à Paris. J'avais fait avec Omar Belhouchet une conférence de presse sur cette question. Il y avait ces portraits en face de nous. À un moment donné, je les regardais et

22. Djillali Belkhenchir : pédiatre, ancien membre du Comité national de sauvegarde de l'Algérie et cofondateur du Comité national contre la torture. Il est assassiné le 10 octobre 1993.

je n'ai plus pu parler. Quand c'est grand, c'est encore plus flagrant. Tu sais, quand tu fais de très grandes photos, il y a le grain qui ressort, donc c'est vraiment le portrait-robot qui apparaît. C'est atroce.

Qu'est-ce que tu fais avec tout ça ?

Qu'est-ce que tu veux faire ? Quand tu rencontres quelqu'un comme ça, mais tu le dis... Tu es la première à qui j'ai dit ça. Tu es la première. Mais qu'est-ce que tu veux faire ? Qu'est-ce que tu veux faire ? Un jour, ce monsieur va décider de tourner la page, de mettre le mot « Fin » pour moi, c'est tout. De temps en temps je le taquine par un billet, c'est tout.

Et il réagit quand tu dis qu'il sait que tu sais ?

Par des gens que je connais, on me fait souvent savoir qu'on apprécie ce que j'écris, que je suis quelqu'un de bien. C'est un peu un travail de préparation. J'ai l'impression que c'est mon éloge funèbre qui se fait petit à petit. C'est comme ça.

Ce qui me fait peur, ce qui me trouble le plus, c'est que je n'étais pas fait du tout pour réfléchir sur ces choses-là. Je crois que c'est à toi que je disais ça. Je n'aurais jamais pensé un jour que je réfléchirais sur le terrorisme, sur les assassinats, comment on tue, jamais. Tu sais, jamais. C'était loin de mes idées tout ça, très loin de mes préoccupations. Et je n'ai jamais lu des choses là-dessus. Ni des romans policiers, ni des films. Je n'aime pas ce genre de films. Malgré moi, j'ai été amené à réfléchir là-dessus, à voir ces visages. C'est malgré moi.

[*Saïd Mekbel reprend le journal.*]

Tu sais, entre ces deux personnages que tu vois sur ces photos, il y a une ressemblance physique terrible. Ce sont les mêmes parcours intellectuels. Ce sont tous des docteurs, ce sont tous des universitaires, ce sont tous des gens qui sont intervenus à la télévision. Ce sont des gens que tu retrouves dans des associations.

Je te fais quand même remarquer que pour l'instant il n'y a pas de femmes. Mais ça va

venir. Et on va choisir une femme qui symbolisera vraiment toutes les femmes. C'est clair, ils vont faire un choix.[23]

Ce qui est terrible, c'est que les assassinats paraissent logiques. Tu trouves le choix tout à fait logique. Pourquoi Djaout ? « Ah oui, c'est vrai. C'était un jeune très sympathique qui écrivait, qui faisait ça... »

J'avais prévu qu'ils allaient s'attaquer aux étrangers. Je l'avais dit à une conférence de Reporters sans frontières fin août. Mais je n'avais pas prévu que ce serait aussi sauvage. J'avais cru qu'ils allaient faire des enlèvements, des rapts et puis les relâcher. Mais comme ça, des assassinats comme ça ? Non, jamais.

Ce que je reproche à nos intellectuels, c'est de ne pas essayer de comprendre ce qui

23. Nabila Djahnine, une militante féministe, est assassinée le 15 février 1995. Ce meurtre correspond-il aux prédictions de Saïd Mekbel ?

se passe. Mimouni a essayé, mais il s'est vite transformé en polémiste, en bagarreur.

Tu peux être dans n'importe quel parti et tu peux t'allier avec n'importe qui. Ce que je constate, depuis une dizaine de jours, dans les alliances qui se sont conclues, c'est que tu y trouves des gens qui appartiennent à des camps opposés. Et quand tu réfléchis pourquoi ils sont unis, tu constates qu'ils sont de la même ville, du même village, de la même région. Je t'assure que c'est comme ça.

C'est la famille ?

C'est la famille. C'est la mafia. On va revenir vers le petit village natal de la mafia. Les clans. Et c'est comme ça que va être géré le pays. On ne va pas résoudre les problèmes de ruptures, changer de régime, etc. Non, on va s'arranger pour manger le gâteau en commun et pour que chacun ait son petit morceau. C'est comme cela que ça va se passer.

Il n'y a pas non plus de place pour les journalistes ?

Je crois qu'on va arriver à cette situation où l'on va finir par rendre responsables les démocrates. On va finir par dire : « Ceux qui empêchent la paix, ce sont les démocrates. » Et tu vas voir, nous serons les musulmans de la Yougoslavie.

Dans le journal *La Nation*, quelqu'un m'a dit : « Qui a intérêt à tuer Tahar Djaout ? Ce sont les républicains. »

Et tous les partis s'entendent maintenant. Le FFS[24] avec le FLN avec... Je pense qu'on va sacrifier tout ce qui est républicain. Et pour notre malheur nous avons une chose qui nous dessert, c'est que la plupart d'entre nous sommes francisants. Cela va donc être facile de régler le problème sur le plan politique. Les républicains se retrouvent beaucoup dans le clan des francisants. Il y a 90 % des républicains de ce pays qui sont francisants. C'est la seule raison qui fait que je

24. FFS : Front des forces socialistes (créé en 1963 par Hocine Aït-Ahmed).

comprends l'attitude du FFS quand il est devenu réconciliateur. Peut-être a-t-il compris que le danger était grand. Sadi, lui, ne semble pas conscient de ça.

Et tu crois que le FFS a changé ?

Moi je pense que le FFS est un parti qui est sincère et qui est convaincu qu'on peut former les masses. Est-ce que c'est de la démocratie ? Est-ce que c'est la liberté ? Mais est-ce qu'on a le temps de faire cet apprentissage ? Est-ce qu'on a le temps de courir ce risque ? Est-ce qu'il ne vaut pas mieux qu'une frange consciente prenne le pouvoir et puis impose l'apprentissage démocratique ? C'est peut-être ce qu'il faut faire. Mais se dire maintenant qu'on applique la démocratie et puis la république avec l'espoir que les masses se formeront... je ne crois pas. Dans tous les pays cela ne s'est pas fait ainsi. Il y a toujours eu une frange consciente de la population qui a pris les choses en main et puis cela dure depuis des siècles. C'était beaucoup plus facile en 1962, parce que nous venions de sortir d'une période

coloniale. C'était facile. Mais maintenant, trente ans après, ce n'est plus possible.

Le drame de notre pays, c'est la gangrène qui a frappé l'école. Depuis 1969, 1970. Le mal a été fait à l'école lorsqu'on a choisi l'arabisation systématique. Il y a des apprentis sorciers qui ont mené le pays vers cette ruine. Cela a commencé à l'école. Les troupes du FIS, ce sont les troupes de l'école fondamentale. La justice maintenant, ce qu'elle est devenue, ce sont des juges de l'école fondamentale. Les militaires, bientôt, vont être les militaires de l'école fondamentale. Alors, dès que tous les militaires seront ainsi, il n'y aura plus rien.

Il y a beaucoup de personnes qui espèrent que l'armée prendra le pouvoir alors qu'elle l'a déjà. Qu'en penses-tu ?

Quand on y réfléchit, l'armée n'a jamais pris le pouvoir directement. Elle a toujours fait gérer les affaires. Mais, malheureusement, les hommes qu'elle a choisis pour gérer les affaires ont été souvent incompétents. Maintenant, il

faut que l'armée prenne le pouvoir pour mettre ses hommes à elle. Même là, c'est un peu tard. C'est à la limite. C'est-à-dire que les militaires qui veulent prendre le pouvoir se rendent compte que l'école fondamentale a aussi formé des officiers qui sont derrière eux. C'est une petite génération derrière elle. Alors, s'ils n'agissent pas maintenant, ça veut dire que dans deux ans, trois ans, c'est la retraite.

Ce sera donc trop tard ?

Oui, ce sera trop tard.

Khalida m'a dit que le pouvoir était partagé entre onze généraux. Parmi ceux-ci, il y en aurait quatre qui pourraient changer les choses.

Oui, c'est vrai, il y en a quatre.

Est-ce que le général Toufik fait partie de ceux-là ?

Non, lui, il fait partie des sept autres. Ce qui l'intéresse, c'est de se maintenir. Et pour cela,

il faut qu'il rejoigne la majorité. C'est par intérêt. C'est-à-dire que dans l'armée, tu as des généraux qui veulent changer le pays, et tu en as d'autres qui viennent du système et qui veulent y rester. C'est pour cette raison que l'on revient vers la théorie du village petit à petit.

Khalida a aussi dit que si l'armée prenait le pouvoir, on se rendrait compte de ce qu'elle peut faire et l'on pourrait alors la critiquer pour son action.

Mais l'armée restera l'armée. Les généraux, dès qu'ils verront que leurs intérêts sont touchés, ils vont s'unir... Démocrates, pas démocrates, ils vont s'unir. Et ils vont sacrifier un ou deux généraux pour l'exemple. C'est tout.

Qui sont les quatre généraux sur lesquels reposent un espoir ?

On nous demande de ne pas citer les noms dans nos articles. Mais par exemple, le ministre actuel de la Défense nationale a été

limogé par Chadli[25]. Il a lutté contre Chadli. On attend donc qu'il poursuive son action. Pourquoi reste-t-il encore sur la réserve ? On s'interroge. Et quand tu demandes quel est le rôle de Toufik, je crois que c'est lui qui renseigne tout le monde. Il s'arrange pour donner des renseignements qui, pour l'instant, maintiennent le statu quo. Et je suis sûr que Toufik doit exagérer à dessein l'importance du FIS, et qu'il est en train de leur raconter que le FIS est un grand parti qui a toujours des adhérents, etc. Mais ce n'est pas le cas. Les gens se retournent aujourd'hui contre le pouvoir mais si, demain, arrive une personnalité assez conséquente comme Boudiaf, tout le monde suivra. C'est clair. C'est-à-dire que les gens sont revenus de l'attrait islamiste. Il n'y a plus cette naïveté par rapport à l'Islam comme solution de tous les problèmes. C'est sûr. Mais le FIS peut encore l'emporter, parce qu'il n'y a personne d'autre qui a pris le relais. Parce qu'il n'y a pas d'autres solutions. Je crains qu'on

25. Chadli Bendjedid : ancien président de l'Algérie (janvier 1979-janvier 1992).

ait déjà décidé de notre sacrifice. On va se dire : « Qu'est-ce qu'ils représentent ces républicains ? Combien sont-ils ? » Et puis on va décider de rayer ça. C'est tout. Mais on ne dira jamais : « Le FLN, combien sont-ils ? » On ne le dira jamais.

J'ai reçu hier un télégramme qui m'a servi pour écrire le billet sur Mehri[26] que j'ai publié ce matin. Ce télégramme disait : « Tous les militants du FLN désertent ce dernier à cause de Mehri qui ne représente que lui-même. Il ne bénéficie d'aucune confiance. » Il était signé d'un responsable du FLN. Tous les partis ne représentent plus rien. Mais le HCE[27] non plus ne représente plus rien. C'est ça l'Algérie. C'est ce que j'ai écrit dans mon billet. J'ai souvent écrit que le HCE ne représente même pas l'ombre de lui-même.

[Interruption]

---

26. Abdelhamid Mehri : un des chefs du FLN.

27. HCE : Haut comité d'État (présidence collégiale constituée à l'initiative de l'armée après le coup d'État du 11 janvier 1992 pour remplacer le président Chadli Bendjedid. Le HCE dura jusqu'en janvier 1994).

J'étais le familier de [Sid Ahmed] Ghozali, l'ancien chef du gouvernement. Et c'est sous son gouvernement qu'on a ouvert les camps du sud. J'ai profité de cette situation pour faire libérer beaucoup de jeunes. Ceux que l'on a pu libérer se comptent par centaines. Des jeunes avaient été arrêtés un peu trop arbitrairement. Parmi les personnes qu'on a fait libérer, il y avait de vrais militants du FIS, des activistes. Mais on est intervenu, parce qu'on connaissait leurs familles ou leurs proches. Je peux donc dire que j'ai fait souvent plus, pour les islamistes, que les islamistes eux-mêmes. J'ai fait ça par devoir. Mais souvent je reçois des lettres insultantes qui me reprochent de n'avoir rien dit ou d'avoir contribué à l'ouverture des camps. Ce sont ces injustices qui me révoltent un peu. Ce qui me touche aussi, c'est quand on porte des jugements sur ma personne, ce qui montre que les gens appliquent des clichés, de manière systématique, à tout le monde.

[La belle-fille de Saïd Mekbel entre dans le bureau. Il lui demande avec insistance de fermer la porte.]

Souvent, on juge rapidement. On pense par exemple qu'un républicain est un mécréant, un profiteur, un voleur, un coureur de jupons, une personne malhonnête. Mais je suis quelqu'un qui accorde beaucoup d'importance à ce qu'on dit... Pour moi, comme billettiste, toutes les paroles ne sont pas en l'air. Chaque mot est important. Je suis très sensible à ce qu'on peut m'écrire, à ce qu'on peut me dire. Et les islamistes se montrent souvent très injustes. Sans compter tout ce qu'on t'écrit : « Si on t'attrape, on va te découper en sept morceaux. On va commencer par les pieds, on continue par tes genoux, on continue par ton ventre... » On te donne des détails comme ça, qui ne sont pas humains... Cette sauvagerie, on la retrouve dans l'assassinat des Yougoslaves[28]. C'est ce côté de mon pays que je ne veux pas avoir, que je ne veux pas vivre. C'est cette lâcheté qui me fait classer ces lettres immédiatement, parfois sans terminer leur lecture. Ce genre de lettres me rend très malheureux. Mais il y a un autre genre qui me rend encore plus malheureux. Ce sont les

28. Le 14 décembre 1993, douze Croates sont tués par un groupe armé dans un chantier à Timezguida (Médéa).

lettres qui contiennent des choses très honnêtes, très sensées, vraies. Et je me rends compte qu'il n'y a rien qui nous sépare, moi républicain et lui islamiste. Et je ne comprends pas pourquoi je suis républicain et que lui se trouve dans l'autre camp. Ce sont les lettres qui me troublent le plus. C'est celles que je lis, que je relis, sur lesquelles je réfléchis souvent. Et la question qui revient sans arrêt : Est-ce que c'est lui qui a raison d'être dans ce camp ? Ou bien est-ce que c'est moi qui ai raison d'être dans l'autre ? J'avoue que c'est ce qui me trouble le plus. Ce sont les deux genres de lettres que je reçois, mais la seconde est celle à laquelle je pense sans cesse, quand je mange, quand je dors, quand je vais dormir... Mais le premier type de lettre qui exprime des menaces physiques, des menaces de torture, m'impressionne un peu. Surtout quand je constate qu'ils mettent leurs menaces à exécution.

J'ai reçu une lettre après la création du Comité vérité pour Tahar Djaout. J'ai créé ce comité auquel ont adhéré beaucoup de personnes qui voulaient rechercher la vérité sur son assassinat. On se disait : « Ça suffit ! » Il y

avait aussi Boucebci qui a été tué le lendemain de la publication de la liste du comité. Je saisis cette occasion pour te raconter ce qui nous est arrivé. La première rumeur circulait qu'on venait d'assassiner Boucebci. Cinq minutes après, la police était déjà là et nous a proposé de nous protéger. Cette rapidité nous a intrigués. Je referme cette parenthèse.

Lorsqu'on a su que c'était moi l'instigateur de ce comité, j'ai reçu une lettre me décrivant en détail comment on allait me tuer. On allait me pendre par les pieds à la Maison de la presse, sur le portique, et on allait me laisser mourir toute la nuit comme ça. L'auteur de cette lettre vivait déjà la scène : « Je te regarderai d'en bas quand tu mourras, quand tu tireras la langue, et puis tes yeux sortiront, etc. »

[*Silence*]

Par moments, ce sadisme me fait penser que dans l'autre camp, il y a des gens qui ne sont pas normaux. Et je suppose que chez nous aussi, dans notre camp certainement, il y a des gens qui

doivent se dire : « Si j'attrape des intégristes, je vais les découper, je vais leur faire... » Et peut-être que ça se passe. Qui sait ?

J'avoue donc que je suis très sensible au courrier que je reçois. Tu ne ressens pas le courrier qui est gentil comme celui qui est méchant, qui te fait peur. J'ai reçu une très belle lettre d'amour. Mais cela ne rattrape pas les horreurs. Et puis j'ai souvent honte... Pourquoi est-ce que je refuse de les lire ? Parce que j'ai honte que l'on puisse écrire des choses comme ça. Je ne comprends pas que quelqu'un puisse écrire avec autant de sadisme, prendre la responsabilité de l'écrire. C'est un acte, quand même, qui passe par la pensée, par la main et cela dénote vraiment quelque chose qui n'est pas normal. Mais les autres lettres, celles des islamistes, qui m'expliquent pourquoi ils sont islamistes, me troublent beaucoup. Beaucoup.

Qu'est-ce que tu ressens quand tu lis ces lettres ?

Je suis très, très malheureux. Peut-être qu'il y a un mois je les aurais lues très facilement. Mais en ce moment, j'ai dépassé la période de lutte,

ce qui ne veut pas dire que si on veut m'assassiner, je ne me défendrai pas. Non, ce n'est pas ça. Maintenant, selon moi, les assassins ne sont pas seulement les intégristes. Il y a d'autres assassins. J'éprouve moins de haine. Il y a d'autres assassins. Et puis ma haine est devenue colère, maintenant. Je sais qu'il y a des gens qui nous trompent. Et je sais qu'il y a des ennemis d'hier qui s'apprêtent à faire la paix maintenant. Et je sais que tous ceux qui sont morts, quel que soit leur camp, ce sont ces victimes éternelles que l'on retrouve dans tous les conflits. Ce sont les cimetières qui ont fait l'histoire. C'est peut-être pour cela que je ne veux plus lire. Je crois qu'on arrive à la conclusion de tout cela. Je crois qu'on arrive à une fin. Et tous les assassins, tous les charognards, tous les criminels vont se tendre la main pour signer la paix. C'est tout. Mais c'est un autre combat.

Khalida m'a dit qu'un attentat aurait été organisé contre toi et un photographe dans un restaurant ?

Oui. On venait de sortir d'un restaurant. C'était un mardi. En général, nous sortions toujours

du restaurant ensemble. Et ce jour-là, le propriétaire du restaurant m'a demandé s'il pouvait me remettre une lettre. Je me suis arrêté pour prendre la lettre et le photographe est sorti dans la rue. On a alors remarqué trois voitures. L'une est venue près du photographe et le chauffeur a fait semblant de lui demander un renseignement. Son intention était d'attirer le photographe qui est très connu. C'est un photographe que l'on menace souvent parce qu'il fait de très belles photos, il fallait donc l'attirer, lui, pour que je le rejoigne et pour qu'ils nous prennent tous les deux. Mais on a remarqué le manège des deux autres voitures. On s'est rendu compte qu'ils voulaient fermer la circulation pour que cette voiture puisse s'enfuir. C'était clair. Tu voyais qu'ils se faisaient des signes. Et puis le photographe s'est sauvé et la voiture l'a poursuivi. Lorsqu'ils m'ont vu sortir du restaurant, ils ont essayé de faire marche arrière pour m'enlever, mais je m'en suis rendu compte. Et c'est alors qu'une voiture du journal est arrivée pour nous chercher. Les deux voitures se sont enfuies, peut-être après avoir vu la police. On a supposé qu'ils voulaient nous enlever tous les

deux. Le photographe pour être témoin, pour prendre des photos et moi pour me faire écrire des choses. Par la suite, j'ai reçu deux coups de fil qui me confirmaient un peu cela. Ils m'ont dit : « Cette fois-ci cela n'a pas marché, mais ce n'est que partie remise. » C'est pour cela que je suis persuadé que pour moi cela ne va pas être tout de suite. Ils m'enlèveront pour me faire écrire ou pour me dire des choses. C'était peu de temps après que je suis passé sur Antenne 2[29]. Deux jours après.

Depuis ce jour-là, lorsque je sors, je prends toujours avec moi un morceau de papier, un stylo, des timbres, de l'argent que je ne touche jamais, un couteau, un rouleau adhésif. C'est pour cela que je porte ce blouson. Je me dis que, si on m'enlève, je pourrais transmettre une lettre, donner de l'argent à quelqu'un. Un couteau peut toujours servir pour manger, pour essayer de faire quelque chose, pour... Et j'ai un tas d'objets

29. Ancien nom d'une chaîne de télévision publique française, aujourd'hui France 2.

comme cela sur moi. Et je porte des chaussures qui me permettent de courir. C'est pour cela que je m'habille avec cette tenue.

Quand a-t-on essayé de t'enlever ?

Il y a un mois, à peu près. Un mois. Je prends souvent de l'argent que je répartis dans différentes poches.

[*Saïd Mekbel sort l'argent de ses poches.*]

J'ai de l'argent ici. Je me dis : « Si on prend mon sac, si on prend ma veste, j'ai toujours quelque chose qui est caché. » Tu te sens obligé de faire cela. Et j'ai appris beaucoup de numéros de téléphone par cœur ainsi que de nombreux poèmes pour me tenir compagnie.

Tu te prépares donc ?

Oui, c'est indispensable. Il faut se préparer. Si tu ne te prépares pas, tu es perdu. Il faut se préparer. Je suppose que l'une des raisons pour

lesquelles je suis encore vivant, c'est parce que je me suis préparé. J'ai certainement dû échapper à beaucoup de choses. Il faut se préparer. Il faut. Sur le trottoir, je marche toujours à contre-courant pour gêner ceux qui veulent m'enlever. Je m'habille de façon à ce que l'on ne puisse pas m'agripper.

[*Saïd Mekbel touche sa veste.*]

Elle tient bien. On ne peut pas s'y agripper. Il faut vivre avec. Dans un restaurant, je regarde les gens en face et quand je sors, je regarde...

L'enlèvement est quand même plus rassurant qu'un assassinat. Tu as une chance supplémentaire. La probabilité que l'on m'enlève est très forte. Très forte. Peut-être qu'on me marquera par là la sympathie qu'on a pour ma lutte. Malheureusement, je reste l'un des rares maintenant qui écrit certaines choses. Je crois que c'est la solution qu'ils vont choisir. Mais ça dépend. Tout peut basculer dans un moment de colère, dans un mauvais geste... Il faut se préparer psychologiquement. Il faut. Ce que j'espère, c'est

qu'il n'y ait personne d'autre avec moi si cela arrive. C'est égoïste ce que je dis, parce que l'on pourra plus facilement me manœuvrer s'il y a quelqu'un avec moi. Cela me fait peur.

Comment te prépares-tu ?

Si tu ne te prépares pas, tu seras surpris si on vient t'enlever. Tu ne penseras pas alors à te protéger, à crier, à mordre, à bouger, à laisser le tricot se déchirer, à te débattre et tout ça. Mais quand tu te prépares, tu sais que tu vas crier, tu vas mordre, tu vas frapper, tu vas déchirer tes vêtements. Tu te prépares à ne pas te laisser faire, à attirer l'attention. Il faut empêcher l'enlèvement. J'ai déjà prévu quels gestes je ferais si l'on me prend par le cou, si l'on me prend par la main... Tu réfléchis.

[*Silence*]

Tu te demandes comment ils vont faire et tu études toutes les situations. C'est comme pour les assassinats, c'est le même processus. Mais,

malheureusement, il n'y a pas beaucoup de... Malheureusement ? Non ! C'est un mauvais mot que je regrette. C'est que, pour l'instant, il n'y a pas eu... Les enlèvements, il y en a eu quatre. Et chaque fois c'était différent. Une fois pour les étrangers, pour les trois Français, c'était dans un parking, quand ils sont descendus. Pour les Algériens, ce sont des gens qui sont rentrés dans les foyers, le soir, juste avant le couvre-feu, habillés des mêmes vêtements que les agents de police, que les brigades spéciales. Ce que je sais déjà, c'est que si des gens en uniforme viennent le soir chez nous, je n'ouvre pas. En général, ils ne viennent pas directement chez la victime car il y a souvent, chez elle, cinq ou six personnes de sa famille. On ne peut pas alors reconnaître la personne à enlever. Chez moi, c'est très facile, car il y a seulement deux femmes et moi. C'est facile. Et puis mon visage est plus connu. Mais chez moi, il y a aussi trois portes d'accès. Tu réfléchis à tous ces détails. S'ils viennent la nuit chez toi, si c'est devant le journal, si c'est dans le restaurant... Si tu veux vivre, il faut savoir tout cela. Et se préparer.

Ce sont les premiers moments de la captivité qui sont très importants. Les premiers moments. J'ai eu la chance d'avoir vécu cette captivité, il y a très longtemps. J'ai donc une expérience.

Quand et dans quelles circonstances ?

Cela s'est passé en 1967 lorsque j'ai été arrêté par la sécurité. Après le coup d'État du 19 juin 1965, certains d'entre nous, des journalistes et d'autres, ont rejoint l'opposition et se sont lancés dans une activité clandestine. La majorité a été arrêtée entre 1966 et 1967 et interrogée par les services spéciaux.

Toi aussi ?

Oui, pendant trois mois.

Tu as été en prison ?

Non, ce n'était pas une prison. On t'enlève et on t'emmène dans des endroits secrets et on

t'interroge pour te faire avouer des choses : « Qui est ton responsable ? Qui est avec toi ? Qu'est-ce que tu fais ? Pourquoi es-tu contre Boumediene[30] ? », etc. Et à cette époque, on voulait absolument nous faire dire que les Russes nous manipulaient, qu'on était communistes, et donc que l'on agissait contre le pays. C'était l'accusation classique.

Tu as été enfermé pendant trois mois ?

Un peu moins de trois mois, un peu moins. Un moment, on m'a relâché 48 heures et on m'a repris. Dans ces situations, les premiers moments psychologiques sont importants. Si tu es préparé mentalement avant ta captivité, tu pourras traverser cette épreuve. Mais si tu te laisses surprendre, ce sont eux qui vont te dominer. Tu perds ta condition d'intellectuel et tu redeviens animal. Tu vas être celui qui a peur, celui qui va moucharder, celui qui va dire tout ce qu'il sait, celui qui va vendre ses amis...

30. Houari Boumediene prend le pouvoir par un coup d'État en juin 1965.

Comment as-tu fait pendant ces trois mois ?

À cette époque, j'étais très jeune. J'étais en bonne condition physique. Entre les personnes qui me gardaient et moi, il y avait un grand décalage. Ils étaient là pour te faire mal, pour te frapper, pour te faire saigner, pour te faire subir des sévices. Et moi, j'étais là parce que j'étais un jeune journaliste, et diplômé. C'est par la suite que tu fais ton bilan, que tu trouves que tu as bien fait... C'était un combat. Ils te torturaient un peu, parce que c'était leur métier, et ils attendaient que tu résistes. C'était un match. C'était une compétition pour eux.

Une fois, un de mes tortionnaires m'a dit, deux jours après m'avoir bien torturé : « Ah, c'est bien, tu as résisté, c'est bien, je te félicite. » Il te torture et après il te félicite. C'est toujours un rapport de force. Il ne faut jamais perdre sa supériorité sur l'autre. Et la seule arme que l'on possède, c'est la réflexion. Il faut sentir l'autre, appréhender comment lui te perçoit... Certains de mes rapports avec mes tortionnaires se sont transformés. Vers la

fin, l'un d'eux m'a demandé si je pouvais lui faire une lettre pour son supérieur afin que l'on revoie sa situation. Voilà, des tortionnaires qui viennent te voir pour que je leur écrive une lettre, c'est quand même terrible. C'est pour cela qu'il faut toujours être lucide. C'est pour apprécier ces moments. Parce que c'est là que ça bascule. Je crois qu'il y a un énorme courage intellectuel qui peut vaincre, à condition que tu restes toujours lucide. Ce qui est dur, c'est la douleur. Ce sont les premiers coups dans le ventre. Pour l'électricité, ce sont les premières décharges. Non, ce ne sont pas les premières d'ailleurs. Ce sont les deuxièmes. Les premières, c'est toujours une surprise. Mais la deuxième fois, tu sais ce que c'est. Donc, ce sont les deuxièmes qui sont dures. Et par la suite, tu t'habitues vite. C'est tout. Alors, il faut gérer ta situation. Être lucide sans arrêt. Il faut essayer d'identifier tes tortionnaires, de voir si celui-ci a l'air méchant, s'il a l'air sadique, s'il te respecte. Il y en a qui savent que tu es diplômé, que tu es journaliste. Tu sens qu'ils te respectent. Mais d'autres, non. Il faut être lucide, c'est tout. Il faut toujours se dire que c'est un combat et ne pas se

livrer à son bourreau. C'est un rapport de force contre la bestialité, contre la brutalité. Il faut se mettre en position de supériorité intellectuelle et se dire : « Je suis un intellectuel et je suis en haut et il n'est pas question que je me rabaisse. » Et tu as gagné. C'est sûr. Dès qu'il y a un rapport de force intellectuel, tu as gagné. C'est notre supériorité. Et puis tu finis par dominer l'autre un peu, par le gêner.

Lorsque ton tortionnaire t'a demandé d'écrire la lettre, comment as-tu réagi ?

D'abord j'ai sursauté. Je me suis dit : « Pourquoi veut-il me faire écrire la lettre ? Est-ce que ce n'est pas pour comparer mon écriture avec quelque chose d'autre ? » On m'avait écrasé le doigt. Voici ce qui en reste.

[*Saïd Mekbel montre les traces de son ancienne blessure.*]

J'avais donc prétexté que je ne pouvais pas écrire. Mais il est revenu trois jours après. Et là, j'ai senti que c'était sincère.

Je vais même te raconter un autre détail plus croustillant. En me torturant, ils ont tiré sur un fil qui s'est brisé. L'un des deux tortionnaires, le vieux boucher, est venu et il m'a dit : « Est-ce que tu peux le réparer ? » C'est pour te dire le genre de rapports qui peuvent exister... Ce sont des gens qui font la différence entre ce qu'ils font et ce que tu es. Ils sont là pour te faire dire que tu es communiste, que tu es dans un groupe communiste, que les communistes sont les ennemis du pays et de Dieu, etc. Mais ils font leur travail de la même manière qu'ils clouent ou peignent des planches. Le combat est beaucoup plus facile, lorsque tu as affaire à un officier qui veut te prouver sa bonne cause par exemple. L'officier est un spécialiste. Il veut obtenir le renseignement qu'il cherche et pendant huit ou quinze jours, il peut s'obstiner à venir chercher le même renseignement. Tout le problème est de savoir quel renseignement il va te demander, parce qu'il parle beaucoup. Mais nous avons en nous des capacités phénoménales. L'homme est une belle machine, une très belle machine. À un moment donné, les yeux fermés, je pouvais dire qui était dans la salle et s'il était

loin ou près, s'il était méchant, s'il était en colère, s'il était inquiet. Je pouvais sentir sur la main qui me touchait, si on avait peur que je meure. Tu sens la main qui tremble quand elle vient te toucher. Tu sens la main méchante quand elle vient te faire mal. Mais c'est terrible, tout ce que l'on ressent, tout ce que l'on est capable de sentir. Mais il faut être lucide. Et le cerveau travaille toujours. À côté, j'avais un copain qui avait la faculté de s'évanouir dès qu'on le touchait. Dès qu'on l'approchait, hop ! C'était le refuge vers...

C'était aussi le commandant Ben Hamza qui officiait à l'époque ?

C'étaient ses troupes. À cette époque, il était capitaine. Et puis on l'appelait « le Rouquin ». Son homme de main, celui qui frappait, s'appelait « le Sanglier ». C'était un monsieur énorme, court sur pattes, qui avait environ 40 ans et qui avait tout du catcheur. C'était énorme. Quand il te frappait, tu avais l'impression que tu n'avais plus rien. C'était terrible. Quand il te frappait, tu te demandais : « Est-ce que c'est possible qu'on puisse avoir si mal ! » Tu

t'étonnes que tu puisses avoir cette douleur. Tu te dis : « C'est pas possible. » C'est ce qui te choque. Tu dis : « C'est pas possible que l'on puisse avoir si mal que ça. » Mais il faut la supériorité. Moi, je crois que ce qui fait l'homme, l'être humain, c'est ça, ce que l'on a là, dans sa tête. À un moment donné, moi je me disais que le cerveau a une existence à part. Tu as beaucoup de ressources à condition que tu te prépares, que tu aies du respect pour la pensée, du respect pour la réflexion, du respect pour ce que ton intelligence peut faire. Et je n'ai jamais fait de yoga ni rien. Ça ne vient pas de là. C'est une découverte que j'ai faite par hasard.

Et après ?

Et après, je suis sorti de là. Et je suppose que c'est Ben Hamza qui est intervenu. Parce que je ne sais pas si je te l'ai dit, mais j'ai été son copain de classe. J'ai été tout jeune dans une école militaire et Ben Hamza était dans cette école aussi. Une solidarité a dû naître pour cette raison. Et puis un matin, sans raisons apparentes, on m'a fait prendre une douche, on m'a soigné, on m'a gardé trois

jours dans une chambre avec un lit. C'était la chambre d'un soldat. J'ai mangé normalement. C'est à cette époque que j'ai perdu toutes mes dents. J'ai dû les faire arracher pratiquement toutes. Un jour, on m'a dit que j'étais libre. J'étais persuadé que l'on m'avait relâché pour que je les conduise à d'autres opposants. C'est alors que j'ai bénéficié d'une complicité. Je travaillais dans une usine à gaz. Il y en avait d'autres dans le pays. J'ai été muté dans l'une d'entre elles, grâce à la complicité d'un responsable de cette société. Ils ont dû perdre ma trace car je travaillais dans de nombreux chantiers et je me déplaçais souvent. On a perdu ma trace jusqu'en 1988. J'ai été quand même inquiété deux autres fois et gardé deux jours chaque fois. Cela s'est passé en 1973 et puis en 1979. Mais après, plus rien...

[La belle-fille de Saïd Mekbel sort du bureau.]

Je n'ai jamais parlé de cela. Je ne sais pas pourquoi j'en parle maintenant. Je n'ai jamais raconté cela. Je n'aime pas. Mon entourage ne sait pas que j'ai vécu ça.

Ta belle-fille ne le savait pas ?

Non, elle ne savait pas. Mais c'est pour ça qu'elle est sortie.

Je conserve de cette époque un mal de dos. Parfois j'ai très mal dans le dos. À un moment donné, je suis devenu énorme à cause des infections dentaires. Souvent, j'ai des cauchemars qui me poursuivent, ma gorge se ferme... Pourtant, cette période ne m'a pas beaucoup marqué. Je le suis beaucoup plus par l'époque présente.

Pourquoi n'as-tu pas ressenti jusqu'à présent le besoin de parler de cette expérience ?

Je me rends compte que j'ai vécu pratiquement seul, c'est-à-dire que j'ai chez moi deux personnages. L'un qui est connu par la famille et l'autre qui a vécu seul. C'est pour ça que j'ai fait de la photo. Mais maintenant, j'ai besoin que ça sorte, tout ça. J'ai besoin de l'écrire, j'ai besoin d'en parler. C'est un besoin maintenant. Parce

qu'il faut que l'on sache aussi ce qui s'est passé. Il le faut.

Cet oncle-là qui vit très bien, qui a une belle villa, avec une belle voiture et puis beaucoup d'argent aussi, parce qu'il a un petit trésor... Il faut que, sans que je dénonce ces hommes-là, parce que ce n'est pas mon rôle, qu'on sache ce qui s'est fait. Et ce sont ces hommes-là qui sont toujours au pouvoir. Tu n'enregistres pas ce que je vais dire...

Je quitte l'Algérie à la fin du mois de décembre 1993. Quand j'ai fait mes adieux à Saïd Mekbel le 27 décembre, il m'a dit à voix basse : « Je suis fatigué psychologiquement. Je n'ai plus de forces... » Le lendemain, le 28 décembre, le poète et écrivain Youssef Sebti est poignardé dans son lit. Encore un meurtre le mardi...

Ce voleur qui... 7

AVANT-PROPOS 9

Entretien du 4 décembre 1993 17
Entretien du 12 décembre 1993 55
Entretien du 16 décembre 1993 93